



APPEL

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 449 septembre 2022



© Aline FRISCH

Laurent Capelluto,
comédien et acteur, s'est battu pour que le théâtre
devienne sa maison

*Isabelle Ferreras
lutte pour la justice
sociale et la parité*



© D.R.



© Benoît de Roubaix

*Benoît de Roubaix
promeut des forêts
urbaines et humaines*

*Sophie de Beauregard
crée le premier Café
Joyeux bruxellois*



© D.R.



Édito

LES FUMÉES DE LA NATURE RÉVOLTÉE

Cet été encore, ils avaient décidé de passer leurs vacances dans cette agréable maison, qui respire la fraîcheur aux alentours des bois et d'un lac. Trouver le frais n'était pas de refus : depuis des semaines, le thermomètre ne cessait de grimper. Suite à la sécheresse persistante, les médias parlaient de menaces de feux de forêt dans la région. Lorsque ceux-ci se sont rapprochés de leur petit havre de paix, Didrik, sa femme Carola et ses enfants ont préféré temporiser. Rester sur place, à l'instar de ce vieil homme qui était leur voisin. Et ce même si les pompiers leur conseillaient de partir. Un matin, l'incendie s'est furieusement rapproché. À contrecœur, Didrik s'est décidé à mettre fin au séjour. Mais au moment de quitter les lieux, sa superbe voiture électrique n'a rien voulu entendre. Batteries à zéro. Parents et enfants ont été obligés de déguerpir à pied, en emportant le barda maximum, alors que l'air devenait irrespirable et que, sans réseau GSM, trouver son chemin était ici plus que hasardeux. Les vacances s'étaient transformées en opération de sauvetage, et la famille en réfugiés climatiques. Au bout d'une longue errance, ils rejoindront d'autres personnes dans la même situation, toutes perdues dans un univers de plus en plus apocalyptique. Le monde rassurant dans lequel Didrik et Carola croyaient vivre s'est fissuré. Et, peu à peu, les catastrophes générées par les incendies ont déstabilisé toute leur société.

Ce récit rappelle furieusement ce qui s'est déroulé cet été dans le Sud-Ouest de la France, où des feux de forêt incontrôlables ont dévasté des espaces immenses, brûlé des maisons et des voitures, détruit des campings. Et forcé des milliers de personnes à fuir. Des images jamais vues ici, différentes de ces feux de garrigue qui touchent souvent les régions méditerranéennes, rappelant plutôt les gigantesques incendies qui affectent la Californie ces dernières années, où le feu anéantit tout sur leur passage.

Un seul élément, mais de taille, différencie l'histoire de Didrik et les feux de cet été : alors que ces derniers étaient bien réels, Didrik et les leurs sont, eux, des personnages de fiction. Les anti-héros d'un roman "d'anticipation" (si on peut dire) qui se déroule en Suède, racontant un probable futur proche d'une manière si réelle que tout le monde devrait lire ce récit à l'heure où la planète s'embrase. Une œuvre littéraire qui désigne la cause de l'effondrement d'une société empêtrée dans des situations de crise, de la sécheresse qui engendre des incendies aux inondations causées par des pluies diluviennes sur un sol sec comme de la pierre. La faute à tout cela se désigne en deux mots : réchauffement climatique.

On pouvait jadis considérer que les feux de forêt avaient toujours existé et, en fin de compte, ne nous concernaient pas. Peut-on encore l'affirmer alors que ces incendies se déclarent là où ils n'existaient pas jadis. Et qu'ils ont même cette fois embrasé des coins de la Belgique : des abords d'autoroutes aux... terrasses, en passant par des bois ou des jardins.

À travers son roman prémonitoire déjà traduit dans vingt-deux langues, le Suédois Jens Liljestrand lance une véritable alerte. Un SOS universel qui s'interroge sur la place des hommes et des femmes face aux catastrophes.

Ayant créé l'anthropocène (voir à ce sujet l'article du Père Veilleux dans ce numéro), l'humanité a conséquemment inventé la pyrocène. Une manière pour la nature de se révolter face à ce que les humains ont fait du monde. Alors qu'il y a le feu aux portes de la maison, les humains peuvent-ils changer ? Les paroles, aussi belles et spirituelles soient-elles, suffisent-elles encore ? Ou n'est-on pas obligé de s'engager ? La littérature peut, parfois, y aider.

Rédacteur en chef



Jens LILJESTRAND, *Et la forêt brûlera sous nos pas*, Paris, Autrement (Flammarion), 2022. Prix : 24,90€. Via L'appel -5% = 23,71€.

Sommaire

a Actuel

Édito

Les fumées de la nature révoltée **2**

À la une

L'associatif, un secteur en péril **4**

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand **7**

Signe

Encore des pratiques cléricales... **8**

Benoît de Roubaix, forestier humain et urbain **10**



Les ASBL face à une nouvelle logique économique.

v Vécu

Vivre

Bienvenue au Café Joyeux ! **12**

Penser

La critique de l'anthropocentrisme **14**

Voir

À la sueur du fleuve Douro **15**

Rencontrer

Isabelle Ferreras : « Je ne suis pas une self-made-woman » **18**



Les étonnants contrastes du Haut-Portugal.

s Spirituel

Parole

Et c'est ça l'Évangile ! **21**

Nourrir

Courir vers la vie **22**

Lectures spirituelles **23**

Croire ou ne pas croire

Faut-il gommer les faits ? **24**

L'émerveillement, malgré tout **25**

Corps et âmes

Jeunes en hôpital psychiatrique **26**



Christine Pedotti : comment survivre à la perte d'un être cher.

c Culturel

Découvrir

Laurent Capelluto « La liberté, c'est apprendre à maîtriser les contraintes » **28**

Médi@s

Bienvenue dans le métavers ! **30**

Toile

Les papiers ou la vie **32**

Accroche

Des péchés plus si capitaux que ça ? **34**

Pages

Petits à lire **36**

Notebook & Courrier **38**



Une remarquable émotion générée par les frères Dardenne.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Geneviève BERGÉ,
Chantal BERHIN, Jacques BRIARD,
Dominique COSTERMANS,
Paul de THEUX, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE, Christian
MERVILLE, Gabriel RINGLET, Cathy
VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique
HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Laurence FLACHON, Armand
VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Chargé de production
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Isabelle GASPARD, rue du Beau-Mur
45, 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 35 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Isabelle GASPARD
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
✉ secretariat@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Les ASBL sont considérées comme les piliers du mouvement associatif. Organisées par la loi de 1921, elles ont porté - et portent toujours - l'esprit et l'action du secteur non marchand en Belgique. Cependant, depuis 2020, une nouvelle législation les coupe de leur fondement initial. Une fronde tente de limiter les dégâts.

La loi de 1921 ne soufflera pas sa centième bougie

L'ASSOCIATIF, UN SECTEUR EN PÉRIL

Michel LEGROS

La liberté d'association est l'un des fondements de la Constitution belge de 1831. En effet, en son article 27, il est clairement stipulé que « *les Belges ont le droit de s'associer. Ce droit ne peut être soumis à aucune mesure préventive* ». Il faudra cependant attendre 1921 pour voir enfin la liberté associative mise en œuvre de multiples façons, surtout grâce à la création des associations sans but lucratif (ASBL) définies comme « *groupement de personnes physiques ou morales qui poursuivent un but désintéressé* ».

Cette loi a fait du secteur associatif une institution juridique incontournable. À tel point que, moins d'un siècle plus tard, la Belgique compte plus de cent mille ASBL actives dans de nombreux domaines comme l'éducation, la culture, les sports, la vie sociale, les loisirs, etc. Regroupées dans le secteur non marchand, leur finalité à but non lucratif ne les empêche pas, malgré tout, de se tourner vers des ressources diverses. Le monde associatif est vite devenu le plus gros employeur du pays.

ÉQUILIBRE À TROUVER

Le passage, en 2019, de la loi de 1921 au Code des Sociétés et des Associations (CSA) ne s'est pas déroulé sans accrocs et résistances. Sa modification est ainsi devenue un (très) long parcours du combattant. Il fallait, entre autres, trouver un équilibre capable de faire la différence entre la petite amicale de quartier composée de quelques membres et la très grosse association brassant des capitaux non négligeables, parfois plusieurs millions, voire centaines de millions d'euros, qui représente un acteur économique important dans la société. Au fil des années, en effet, l'État s'était déchargé de certaines de ses missions en déléguant à des ASBL toute une série de services à remplir, par exemple des financements complémentaires ou des mesures exonératoires de mises à l'emploi.

Ainsi, selon les gouvernements et leurs curseurs politiques, elles ont été perçues et considérées tantôt comme des partenaires nécessaires à l'orientation et à l'application de politiques publiques, tantôt comme des adversaires (parfois même des "ennemis") pouvant aller jusqu'à contredire voire à s'opposer à ces mêmes pouvoirs en place.

ÉDUCATION À LA CITOYENNETÉ

Le travail actif de terrain fourni par les associations en tout genre a montré l'importance et l'utilité de développer une politique d'éducation populaire et permanente. C'est-à-dire « *de permettre aux groupes d'individus de pouvoir participer à la vie en société à travers une information critique et une prise de conscience de leur environnement en vue de le transformer* ». Autrement dit : donner la possibilité à une « *société civile active* » de soutenir une revendication collective de participation effective à la démocratie.

Au fil des années, les associations sont devenues des lieux de résistance vis-à-vis des institutions et des règles sociales existantes. Et aussi d'invention et d'innovation démocratiques et d'exercice de citoyenneté. Tout en étant des endroits de socialisation confrontant leurs membres à des problèmes de société et créant ensemble des mouvements de solidarité collective. Il leur est donc devenu indispensable d'obtenir une autonomie relative pour exister et fonctionner sur base de leurs principes, tout comme la démocratie a besoin d'elles afin de garantir le respect de ses valeurs d'égalité et de légalité.

La Belgique compte plus de cent mille ASBL actives dans de nombreux domaines et regroupées dans le secteur non marchand.

POUSSÉE NÉO-LIBÉRALE

Cette évolution a entraîné une augmentation importante du nombre d'ASBL reconnues. Et la systématisation des subventions liées aux agréments a eu une conséquence majeure sur le plan économique, poussant les autorités publiques à modifier les modes de financement. De nouvelles règles sont ainsi apparues, auxquelles les associations ont dû répondre, suscitant des remises en question profondes - internes et externes - de leur identité première.

La poussée lente, mais inexorable, de l'idéologie néo-libérale a progressivement modifié la philosophie politique née des trente glorieuses. Elle a conduit les associations à revoir leurs manières de faire et leurs spécificités originelles pour répondre aux exigences nouvelles de plus en plus éloignées des conditions philosophique, politique et économique dans lesquelles elles étaient apparues.

NOUVELLE LOGIQUE

Insidieusement, elles sont passées d'une logique de collaboration avec l'État à une logique de financement et de montée d'appels à projets. Leur dépendance économique les renvoyant, *in fine*, à leur autonomie et à leur singularité. « *L'action associative se trouve dès lors, aujourd'hui, de plus en plus annexée à une logique de sous-traitance à durée déterminée et orientée par le politique créant, inmanquablement, une concurrence entre ASBL* », observe Mathieu Vanwelde, ancien analyste à la SAW-B, fédération d'associations et d'entreprises d'économie sociale.

Avec le nouveau Code des Sociétés et des Associations (CSA) entré en vigueur en janvier 2020, les ASBL sont assimilées à des entreprises, entités plus formalisées et mieux contrôlées. La grande nouveauté de cette réforme lève leur interdiction historique de se livrer, à titre principal, à des ac-

tivités commerciales. Avec le risque réel de les voir progressivement prises au piège de l'injonction imparable au marché et, partant, perdre entièrement la symbolique fondamentale de leur identité depuis le début de l'État belge.

« Les associations constituent des espaces irremplaçables de médiation entre citoyennes et citoyens. »

Dans un récent ouvrage coordonné par la FESEFA (Fédération des Employeurs des Secteurs de l'Éducation permanente et de la Formation des Adultes), Geoffroy Carly, son vice-président, soulignait que « les associations constituent des espaces irremplaçables de médiation entre citoyennes et citoyens et les politiques publiques. Elles doivent, dans une perspective démocratique, conserver leur capacité d'organiser des espaces-temps pour se saisir des nouvelles questions sociales, économiques, culturelles, politiques... » Selon lui, « les autorités publiques devraient avoir l'intelligence et l'humilité de laisser le champ libre à leurs compétences avérées. Elles devraient avoir la sagesse et la confiance de simplement et rigoureusement s'assurer que les institutions agissent, réfléchissent, se remettent en question, inventent et mobilisent les moyens pour le faire sans atteindre des résul-

tats directement quantifiables et prévus à l'avance. »

FAIRE ÉVOLUER LE CODE

Depuis ces vingt dernières années, le secteur associatif s'est profondément professionnalisé avec une tendance à mettre en tension professionnalisme et militantisme. Or, l'obligation, d'ici 2024, de considérer les associations comme « des entreprises comme les autres » anéantit complètement l'esprit de la loi de 1921 « qui avait comme enjeu de distinguer les associations du champ de l'économie marchande en reconnaissant la capacité de s'associer librement », rappelle Geoffroy Carly. Un travail en profondeur pour faire évoluer le CSA s'impose donc.

« Ce chantier, propose l'analyste, devrait faire en sorte de renforcer le fait associatif dans son identité et ses capacités d'action, de le protéger des attaques du monde marchand, d'intégrer les principes de la Charte associative et d'en profiter aussi pour mieux cerner les frontières du champ associatif en donnant une place légitime tout autant aux petites organisations à but non lucratif qu'aux structures à vocation d'utilité publique menant des combats pour renforcer la démocratie et le respect des droits de l'homme dans notre société. » ■

INVERSER LA TENDANCE ?

« La tendance de fond est bien là depuis plusieurs années. Elle traduit un changement de la conception de la vie associative dans notre pays », estime Jean Blairon, docteur en sociologie et expert associé à RTA (Réalisation, Téléformation et Animation). Aux côtés d'une dizaine de contributeurs, il est l'un des coauteurs d'*Autonomie associative menacée. Les défis et ambitions pour garantir nos libertés*. Retardé à cause de la pandémie, cet ouvrage édité par la FESEFA voulait contribuer au centenaire de la loi de 1921 sur les ASBL en en dressant un bilan à travers les points de vue d'acteurs de divers horizons.

« Le nouveau Code des Sociétés et des Associations entre en résonance et s'inscrit dans cette évolution qui est plus large. Économiquement, on entend que l'associatif est considéré comme un secteur coûteux et sous perfusion. Même le Ministre-Président de la Communauté française a un jour déclaré que 'l'associatif, ce n'était pas du vrai argent'. Au lieu de considérer son rôle d'acteur économique et de le voir comme un secteur qui se développe et crée de l'emploi. » Souvent, on entend dire que les associations jouent un rôle critique décrié par les responsables politiques. « On ne vous subsidie pas pour nous contester, clament-ils, au lieu de considérer leur rôle d'alerte sur les questions sociales émergentes et d'accepter leur dimension critique, remarque le sociologue. Le monde politique devrait être réglo et observer que le travail des associations est basé sur l'écoute de terrain et le plus souvent organisé sur le modèle démocratique. »

Enfin, au plan social, la marchandisation et le souci de rentabilité affectent le secteur associatif ou non marchand. « Les nouveaux principes qui font sens sont ceux du capitalisme. Il suffit de voir le poids que prennent

les sociétés de consultance dans divers secteurs : social, culturel... Elles ont pris le pouvoir. Même le Forum a confié sa réforme à une société multinationale ! Comment accepter que tant les associations que les services publics soient guidés par des principes qui leur sont extérieurs ? »

L'opposition à la logique dominante n'est ni aisée ni gagnée, comme en témoignent les contributeurs issus de différents secteurs. « L'ouvrage ne tient pas son intérêt dans des révélations nouvelles, mais dans cet espace de convergence, constate Jean Blairon. Rien n'est perdu pour l'associatif, mais la question sera aussi de voir si l'on se mobilisera sur des enjeux particuliers (l'emploi, par exemple) ou sur des questions plus génériques comme l'avenir du secteur non-profit. » À cet égard, la Charte associative, définie à la demande notamment des secteurs Jeunesse et Éducation permanente, a été quasi oubliée. « Le respect des principes intéressants qu'elle proposait se fait attendre. Cela traîne depuis 2009 pour enfin traduire ceux-ci en textes de loi ! »

La tendance décriée concerne aussi la manière dont les pouvoirs publics considèrent les associations. Le recours systématique aux appels à projets redéfinit les relations de complément ou de délégation entre les deux pôles. « La logique s'inverse. Les pouvoirs publics définissent les besoins de leur côté, c'est-à-dire d'en haut. On a laissé croire que l'associatif travaillait à la reproduction ou ne faisait que se répéter. Comme s'il ne décelait plus les émergences. » (St.G.)



FESEFA, *Autonomie associative menacée : Des défis et des ambitions pour garantir nos libertés*, Bruxelles, Couleur livres, 2021. Prix : 19€. Via L'appel - 5% : 18,09€.

La griffe de Cécile Bertrand

LE NÉOLIBÉRALISME TUE



Cécile Bertrand

INDICES

AIDÉS.

Caritas Secours a initié un nouvel appel, l'opération "Mains tendues", afin de relancer les bénévoles qui avaient proposé leur aide aux sinistrés des inondations de juillet 2021.

INFLUENCÉS.

Fumio Kishida, Premier ministre japonais, a remanié son gouvernement pour se distancer de l'Église de l'unification, dont les liens avec des ministres avaient été révélés après l'assassinat de son prédécesseur, Shinzo Abe.



DISCRET.

Sans tambour ni trompette, Media Animation, acteur de l'éducation aux médias et de la communication, a fêté 50 ans d'activités bien remplies, dont ont bénéficié l'enseignement catholique et des organisations et mouvements des secteurs associatifs, culturels et sociaux. Parmi eux : *L'appel*.

ENTRAVÉE.

La Southern Baptist Convention, principale Église protestante américaine, est accusée d'avoir tout fait pour cacher un scandale impliquant près de 400 pasteurs, bénévoles et éducateurs ayant commis des agressions sur plus de 700 victimes.

ARRÊTÉ.

Un évêque du Nicaragua, Roldando Alvarez, a été séquestré puis arrêté par les forces de l'ordre, accusé de vouloir déstabiliser l'État. Il était une des seules voix critiquant le gouvernement fort de Daniel Ortega.

Mise au pas à Cour-sur-Heure

ENCORE DES PRATIQUES CLÉRICALES...

Jacques BRIARD

À quasi un an du synode des évêques qui traitera des pratiques de gouvernance des communautés chrétiennes pour l'avenir de l'Église catholique, des pratiques d'un autre temps font réagir. Comme à Cour-sur-Heure, dans le diocèse de Tournai.

Le pape François a présenté le cléricalisme comme une maladie qui affecte toute l'Église catholique. Pourtant, des manifestations de celui-ci sont relevées dans différents pays, dont la Belgique. Par exemple, les mesures prises en mai dans le diocèse de Tournai par le nouveau prêtre référent des clochers de l'entité communale Ham-sur-Heure et Nalinnes, « *en étroite collaboration avec le chanoine doyen* » et dans le cadre de l'Unité pastorale Sambre et Heure, ne vont pas dans le sens de la synodalité. Au sein de plusieurs paroisses, et bien au-delà, elles sont au contraire apparues comme un retour au cléricalisme.

MATINÉES DE FORMATION

Ces mesures ont spécialement touché les membres d'un groupe se réunissant à Cour-sur-Heure. Cette communauté attire depuis plusieurs années de nombreuses personnes de la région de Charleroi voulant réfléchir à la manière de vivre et d'annoncer la Bonne Nouvelle au sein de la société actuelle. Elle a été créée à l'époque où le prêtre référent dans cette localité était le père dominicain Bruno Delavie, proche du regretté théologien Jacques Valléry. En compagnie de laïcs, il avait mis sur pied, de manière autonome, de riches matinées de formation avec des conférences sur l'humanisation de la société et des débats réunissant des intervenants aux multiples compétences et parcours. Ces rencontres attiraient de nombreuses personnes venant des communes avoisinantes et aussi d'ailleurs.

Sont venues se greffer des célébrations eucharistiques qui se sont poursuivies avec l'abbé Jean-Marie Georgery, après le décès du père Delavie en 2018. Des assemblées dominicales en l'absence de prêtre (ADAP) se sont tenues, avec des partages d'Évangile et de textes divers. Alors que, selon l'équipe presbytérale de l'Unité pastorale, « *le diocèse ne réserve ce type de célébration que pour des raisons exceptionnelles, puisque l'hospitalité eucharistique entre clo-*

chers doit être privilégiée ». Et lors des périodes de confinements, le groupe avait proposé des célébrations en ligne vues au-delà des frontières. Il avait aussi relayé celles du Prieuré de Malèves-Sainte-Marie.

POUR DES "MESSES CATHOLIQUES"

Après avoir, au nom du doyen, remercié pour son service l'abbé Georgery, le nouveau prêtre référent a mis fin à la mission de ce dernier à Cour-sur-Heure. Il a ensuite immédiatement annoncé que, « *à partir du 14 mai 2022, aucune célébration eucharistique ou aucun événement d'aucun genre (répétition, conférence, prière, projection, récital, expositions...) ne doit avoir lieu dans l'église ou en son nom sans ma connaissance et ma permission ou celles de mes supérieurs [le doyen, l'évêque et ceux qu'ils délèguent]* ».

Suivaient des précisions sur le déroulement de la "messe catholique" : l'imposition des trois lectures proposées par l'Église, le choix entre le symbole des apôtres ou celui de Nicée-Constantinople pour le Credo et l'introduction et la conclusion de l'homélie par le célébrant. Et aussi l'emploi d'une des quatre prières eucharistiques complètes, l'usage d'un calice, d'une patène et d'un ciboire incassables, ainsi que la distribution de la communion. Tandis que des modalités pouvaient être discutées pour la prière universelle, les offrandes, l'introduction du Notre Père, le geste de paix et la prière d'Action de grâces.

REPROCHES ET SOUTIENS

Peu après, l'équipe presbytérale a communiqué que « *deux prêtres seulement portent la responsabilité des vingt-trois clochers de trois entités communales* », aidés par deux prêtres retraités et deux étudiants. Elle a en même temps reproché au groupe de Cour-sur-Heure de célébrer « *non pas des ADAP, mais bien des 'messes' en absence de prêtre* ».

INDICES

VIGILANT.

Un comité devra désormais évaluer la manière dont la Curie place son argent. Plus question d'investir dans la pornographie, les jeux de hasard, les centres de santé pro-avortement, les armes...

REFUSÉ.

Les autorités du Canton de Genève n'ont pas accordé l'autorisation demandée par deux Églises évangéliques pour pratiquer des baptêmes par immersion dans le lac Léman. Pour le Réseau évangélique suisse, c'est une atteinte à la liberté religieuse.



CONFLICTUELLES.

73% des Danois voient la religion comme une source de conflit. 8% seulement pensent qu'elle mène à la paix. Tels sont les résultats d'un sondage mené par l'institut You Gov.

INDEMNISÉS.

Comme prévu par le dispositif adopté par la Conférence des évêques de France en 2021, le Fonds de Solidarité et de lutte contre les agressions sexuelles sur mineurs a procédé aux six premiers versements d'indemnités à des victimes.

ASSOCIÉS.

Au nom de ses mille cinq cents membres, l'Assemblée générale de la coopérative Notre Avenir a, fin juin, « pressé » ses administrateurs de conclure « dans les trois mois » les négociations pour son entrée dans le capital des Éditions de l'Avenir Presse, qui font à présent partie du groupe médias IPM. Elles lui avaient été vendues par l'intercommunale liégeoise Enodia (ex-Tecteo).



© J.-C. LARDINOIS - RBF

COUR-SUR-HEURE.
L'héritage du père Delavie mis à mal.

et expliqué que, selon elle, ce groupe avait décidé de s'en aller. « Personne ne peut répandre le bruit qu'il a été mis à la porte », affirme-t-elle, ajoutant « qu'il est étonnant et paradoxal qu'un groupe de baptisés refuse énergiquement l'eucharistie qui leur est proposée, en communion avec toute l'Église ». Cependant, lors d'un des rares contacts tenu avant les confinements sanitaires, le doyen avait dit à ce groupe considéré comme expérimental, et qui devait être évalué : « Je ne peux pas vous empêcher de faire ce que l'on vous demandera de faire dans cinq ans ».

De son côté, l'évêque de Tournai, Mgr Harpigny, a félicité les acteurs de l'Unité pastorale pour leur souci de faire connaître de multiples aspects de la vie et de la mission de l'Église, tout en ajoutant : « Nous ne sommes pas là pour renforcer un club qui essaie de survivre. » Ces propos d'un évêque connu pour prôner le dialogue avec les musulmans ont suscité des réactions supplémentaires

parmi les membres dudit "club", mais aussi dans la région et bien au-delà. Tout en se donnant un temps de réflexion, ils ont reçu un grand nombre de soutiens et d'invitations à continuer leurs activités.

POUR UNE AUTRE
FAÇON DE FAIRE
ÉGLISE

Alerté par son confrère Ignace Berten, le frère dominicain Mark Butaye a écrit de Bruxelles qu'à un moment où le pape François appelle tous les fidèles à s'exprimer et à s'engager dans un processus synodal, « il est incompréhensible qu'une initiative construite pendant des années soit supprimée d'un seul trait de crayon, sans concertation, sans dialogue et sans la moindre ouverture pour chercher une solution humaine et religieusement valable. De telles interventions autoritaires et cléricales se présentent malheureusement partout. Certaines autorités ecclésiastiques ne savent apparemment pas vivre une certaine

diversité de rites, les fruits de la nouvelle théologie et d'expressions personnelles de la foi. L'universalité de l'Église est encore trop souvent comprise comme uniformité. Le dialogue reste un instrument certes difficile, mais valable. Il mérite d'être exploité aussi loin que possible. Car l'Église ne gagne rien si elle crée des oppositions et, pire, des exclusions ».

Le bulletin de *Pour un autre visage de l'Église et de la société* (Pavés) a indiqué dans le même sens que le père jésuite Paul Mayence avait, lui aussi, fait le lien entre l'événement vécu douloureusement par le groupe de Cour-sur-Heure, qu'il appréciait, et la préparation du synode sur la gouvernance dans les communautés chrétiennes. En souhaitant voir grandir les germes qui annoncent une nouvelle façon de faire Église. Il rejoignait ainsi les propos tenus par feu son confrère Paul Tihon dans sa contribution *Synodalité : renverser la perspective*, disponible sur le site internet de *L'appel*. ■

À l'école des arbres

Christian MERVILLE

BENOÎT DE ROUBAIX, **FORESTIER HUMAIN** *ET URBAIN*

Cet homme-là initie des projets rassembleurs qui envisagent la vie sous des angles collectifs et coopératifs. Après avoir imaginé, il y a six ans, l'école Second'Air Singelijn, à Bruxelles, il a récemment mis en œuvre le projet SOWood pour planter des forêts au cœur des villes.

Benoît de Roubaix est une start-up d'idées à lui tout seul. Quelqu'un qui met tout en œuvre et réunit les personnes nécessaires pour qu'une idée qui a germé en lui puisse se développer. Sa dernière initiative en date est le projet SOWoods qui consiste à recréer des forêts primaires au cœur des villes. « C'est un concept imaginé et mis sur pied dans les années 70 au Japon par le professeur Miyawaki, explique-t-il. Il a découvert qu'en plantant des espèces indigènes très variées sur des petites superficies, on recrée rapidement des forêts primaires impénétrables telles qu'on les trouvait à l'origine. Les arbres de grandeurs différentes poussent très vite serrés les uns contre les autres dans une lutte vers la lumière. Cela les stimule à grandir en donnant en très peu de temps naissance à une riche biodiversité. »

VILLES PLUS VERTES

« Cette méthode de gestion forestière a fait ses preuves. Elle est pratiquée aux quatre coins de la planète. Elle permet de se protéger des conséquences du dérèglement climatique, comme les inondations, d'avoir un mur de protection sonore et aussi de rendre les villes plus vertes. L'homme a trop souvent planté des arbres de même espèce comme les hêtres en forêt de Soignes et les sapins bien rangés en Ardenne. Mais la nature ce n'est pas ça. Quand elle reprend ses droits, elle se met à pousser dans une diversité incroyable. »

L'originalité de la démarche de SOWoods est de transformer les habitants en explorateurs de leur lieu de vie, leur faisant découvrir les espèces qui poussent naturellement dans le moindre espace de terre à deux pas de chez eux. L'association fournit alors graines et jeunes pousses et offre son expertise pour que chacun puisse devenir planteur de sa propre forêt, qu'il respectera pour l'avoir fait naître. « Nous voulons que les gens - habitants d'un quartier, élèves des écoles toutes proches - mettent les mains à la terre et plantent "leurs arbres", raconte le forestier urbain. Cela deviendra ainsi leur forêt tout en étant aussi celle de tous et de nos enfants. C'est un geste pour l'avenir. Déjà au bout de deux ans, on peut voir ainsi des forêts devenues des poumons verts au cœur de la ville. » Ainsi, à une centaine de mètres de la sortie de la station de métro Belgica, à Bruxelles, pousse déjà l'un de ces lieux magiques composé d'essences d'arbres qui s'épanouissent naturellement, relayé par la commune de Jette avec la participation enthousiaste des enfants d'écoles primaires.

SCOLARITÉ LABORIEUSE

Si quelques forêts de ce type commencent à s'épanouir en Belgique, l'une d'entre elles lui tient particulièrement à cœur : celle qui se développe autour de l'école Second'Air Singelijn, à deux pas du site de la RTBF. Car, de cet établissement dont il parle avec ferveur, Benoît de Roubaix a été l'initiateur, comme pour "rattraper" un parcours scolaire douloureusement chaotique. « Tout ce que j'ai entrepris et la manière de le faire, avance-t-il, je ne le tiens pas de ma famille, mais plutôt de mon parcours scolaire qui a été assez laborieux et pénible. Je n'étais pas du tout heureux dans le collège réputé, traditionnel et catholique qui m'avait été désigné. C'était celui de mon père, de ses frères. Et il ne m'a pas du tout convenu. »

Il redouble, multiplie les examens de passage, n'obtient aucun diplôme au bout d'une scolarité qui l'amène à suivre (de loin) des études d'ingénieur commercial. « Je ratais mes

études, mais je bossais comme un dingue pour pouvoir manger et vivre. C'était pour moi très formateur. » Si l'école est, pour lui, un calvaire, il réussit à gagner sa vie avec des expériences diverses. Jusqu'à être le premier engagé dans la filiale Moët Hennessy par le groupe LVMH pour la Belgique. « Sans aucun diplôme, sinon celui de rhéto. Cela m'a vraiment redonné confiance en moi. »

Pour ce "cassé de l'école", il était important d'offrir à ses propres enfants un établissement où ils pourraient vraiment s'épanouir. Il les inscrit donc dans un lieu à pédagogie active, l'école Singelijn à Woluwe-Saint-Lambert. « Dans ce type d'endroit, l'enfant est acteur de son enseignement. Cela rejoint vraiment une sensibilité chez moi et quelque chose auquel je crois. Nous sommes huit milliards d'habitants sur terre, tous différents, et c'est là notre force. L'enseignement traditionnel a toujours stigmatisé les faiblesses et les échecs. Or chacun réalise des choses extraordinaires que l'autre souvent ne sait pas faire. À deux on fait plus qu'un plus un, à deux on est alors trois. Si on disait : "Toi tu vas faire ce dans quoi tu es fort", on pourrait alors retirer le meilleur de chacun. Quand on est fort dans quelque chose, on aime faire ce qu'on fait. Du coup, on est fier de ce qu'on est et tout ce qu'on va entreprendre, on voudra bien le faire. »

RÉALISER SES RÊVES

Comme l'école où sont scolarisés ses enfants ne va pas au-delà du primaire, qu'à cela tienne, avec quelques familles, il crée Second'Air Singelijn d'où viennent de sortir cette année, après six ans d'existence, les premières rhétos. « Il suffisait de réunir quelques parents intéressés. Chacun a pris une responsabilité en fonction de ses expertises et, en un an et demi, on mettait cette école secondaire sur pied. Entre nous, il n'y avait aucune hiérarchie, aucun contrôle. Chacun s'investissait parce que cela correspondait à l'idéal qui le portait. Tous, nous nous sommes concentrés sur ce que l'on avait à faire dans le domaine de nos compétences. Il y avait une maman à la communication, une autre plus spécialisée en pédagogie. Quelqu'un qui s'occupait de la partie juridique, un autre qui coordonnait le tout en mettant chacun en lien avec les autres. De mon côté, j'apportais mon expertise acquise dans le secteur de l'immobilier, dans l'achat et la vente et la rénovation de bâtiments. »

Et d'ajouter, dans un grand sourire : « Je crois que la création de cette école a été thérapeutique pour moi. J'ai réalisé ce dont je rêvais à l'époque de ma scolarité. » Les élèves de Second'air Singelijn, qui ont grandi ensemble au cœur de la ville, témoignent, par la création et l'entretien de la forêt qui entoure le bâtiment, combien les humains et les arbres sont faits du même bois et ont besoin de temps et d'attention pour pouvoir prendre leur juste place au cœur de leur vie, et de la ville.

Benoît de Roubaix sait, pour l'avoir vécu, que le processus pour devenir "quelqu'un" est lent et profond. « Comme pour les arbres, il faut être bien ancré dans le sol. » Dans sa tête poussent tant de projets pour lesquels il continue à mettre des personnes ensemble. Par exemple, accueillir les réfugiés, « quelque chose qui nous attend dans l'urgence et qui est liée au climat qui déraile ». Ou créer une "Haute École de la Vie" où les jeunes en difficulté pourraient découvrir « quelles sont leurs vraies forces qui les feront briller et qui vont les épanouir. » ■

sowoods.be/

Handicap et travail dans l'Horeca

BIENVENUE AU CAFÉ JOYEUX!

Stephan GRAWEZ

Brieuc est un serveur particulier au Café Joyeux : ce lieu à peine ouvert à Woluwe-Saint-Lambert fait en effet le pari de l'intégration des personnes handicapées. Au comptoir ou en salle, ils font l'admiration de l'initiatrice du projet en Belgique, Sophie de Beauregard.

« **N**otre projet est de pouvoir mettre en valeur les personnes en situation de handicap mental ou cognitif et de montrer à la société que nous sommes une vraie entreprise, entame d'emblée Sophie de Beauregard. Le Café Joyeux, c'est permettre à ces personnes - que l'on appelle chez nous les équipiers - de trouver un vrai travail. Il est important pour nous de démontrer que l'on peut être une entreprise comme les autres et accueillir des jeunes exclus habituellement du monde du travail. » En alliant et assumant nettement la dualité à la fois économique et sociale de leur projet, les initiateurs ont choisi le modèle de développement de leur activité : « Nous devons aussi être rentables et nous ne sommes pas une Entreprise de Travail Adapté (ETA). »

Et le modèle séduit. « J'ai vu en 2017 un petit reportage télé qui racontait comment le projet était né en France, à Rennes, grâce à Yann Bucaille et à son épouse. Je rêvais d'amener cette idée dans mon pays. En France, il existe depuis trois Cafés Joyeux à Paris, un à Lyon, à Bordeaux, à Tour. Même Lisbonne s'y est mis. Et aujourd'hui : Woluwe-Saint-Lambert. Nous avons tous été bénévoles pour monter le projet. Petit à petit, différents profils nous ont rejoints, pour aujourd'hui compter neuf membres de l'équipe de pilotage. Notre force réside dans nos horizons multiples. » Et en adoptant un modèle de développement basé sur l'économique, il est indéniable que cela parle aux sponsors et mécènes sollicités.

LA FORCE DES BRAS

Si on lui demande comment on monte un tel projet, Sophie de Beauregard sourit : « À la force de nos bras ! On recherche des mécènes privés et des donateurs. Nous avons pu restaurer l'entièreté du bâtiment de la rue Voot grâce aux dons privés. Il hébergeait précédemment le restaurant

BRIEUC EN SALLE.
Pour cet "équipier", une occasion d'intégration par le travail.

Le Guignol. *Une profonde rénovation a cependant été nécessaire.* » L'année 2021 aura donc été décisive pour le projet. En juin, les discussions avec le groupe français ont abouti à la signature d'une franchise. Cet accord implique notamment que toute la décoration intérieure soit scrupuleusement respectueuse des décisions de Paris. « *C'est ce qui fait l'unité du projet. C'est comme un Mac Do, le concept est le même à New York qu'à Paris. Seules les références culturelles nous sont propres ! On a des frites et eux pas.* »

Cette constante capacité d'ajustement, l'équipe devra aussi y faire face côté horaires. « *On veut respecter les équipiers, prendre son temps et adapter le projet. Tous les Café Joyeux démarrent par un soft opening, une ouverture test, chez nous depuis le 23 juin 2022. Pendant cette période, on a varié les ouvertures, s'il y avait un problème, on a fermé... On se sent très libres d'adapter le projet au handicap. Dès septembre, les horaires seront plus fixes : du mercredi au dimanche, et en soirée les vendredis et samedis. D'autres soirées seront possibles sur réservation, par exemple pour des événements d'entreprises ou d'associations.* » Aux étages, deux salles sont disponibles à la location.

LE CHALLENGE DU RECRUTEMENT

Pour faire tourner l'entreprise, les équipiers sont donc au cœur du dispositif. « *Le recrutement de ces personnes en situation de handicap a été un vrai challenge.* » Onze d'entre elles y travaillent depuis juin 2022. Le projet est de réévaluer en septembre, après la période de soft opening. « *On verra si certains souhaitent élargir leur horaire, selon leurs talents ou la quantité d'heures qu'ils*

peuvent travailler », explique Sophie de Beauregard.

Les candidats sont évalués selon leurs compétences et leur disponibilité. « *Pour pouvoir travailler dans l'Horeca, il faut avoir la capacité de le faire le week-end ou en soirée. Cela peut engendrer des difficultés selon le lieu où l'on habite. En revanche, avant tout, il faut de la motivation.* » Servir au comptoir ou en salle est avant tout un métier de contact direct. Là, l'équipier s'expose devant des gens qu'il ne connaît pas. On est loin des institutions ou des entreprises adaptées où les personnes handicapées sont davantage protégées.

Même s'il se veut une entreprise, le Café Joyeux a toutefois choisi d'être une ASBL, le Code des Sociétés et des Associations de 2019 ayant quelque part "libéré" les activités davantage commerciales. Toutefois, les bénéficiaires ne sont pas redistribués à des actionnaires, mais obligatoirement réinvestis dans le projet lui-même.

ACCOMPAGNEMENT ET COACHING

D'autres contraintes sont aussi à assumer. Qui dit secteur du handicap dit aussi règles en termes de stages. En Région bruxelloise, l'organisme public chargé de l'intégration des personnes handicapées, le Phare, propose d'abord un stage de découverte de vingt jours. Vient ensuite l'étape suivante : le contrat d'adaptation professionnelle. « *Dans ce cadre, nous leur octroyons une vraie indemnité, dont une partie est subsidiée par le Phare (ou l'AWIQ pour les jeunes venant de Wallonie). Après, ils recevront un vrai contrat de travail, soumis à la commission paritaire 302 de l'Horeca. Tout est hyper normalisé et*

encadré », souligne Sophie de Beauregard. L'équipe de travail compte aussi quelques personnes non handicapées : un manager, un cuisinier et deux superviseuses. « *Leur fonction n'existe pas dans l'Horeca traditionnel. Elles sont spécialisées dans le handicap et elles sont là pour soutenir les relations entre les professionnels, les équipiers et les clients.* »

Tout ce travail de préparation est aussi un fameux investissement. Avant d'ouvrir, les équipiers ont bénéficié de huit jours de formation au sein du café. Avec la chance de pouvoir rencontrer d'autres équipiers déjà un peu au fait. « *En Belgique, plusieurs écoles spécialisées forment déjà à l'Horeca, comme l'École Sainte Bernadette à Auderghem ou l'IRSA à Uccle. Ce qui donne une base à de nombreux jeunes en situation de handicap.* »

Comme en France, la volonté d'étendre le projet belge existe, même si cela représente un sacré investissement personnel et pas uniquement financier. Cela se fera par étapes et après avoir consolidé le Café Joyeux actuel et évalué la véritable ouverture de septembre. « *Nous rêvons que ce projet puisse faire des petits. C'est un projet magnifique, mais énergivore et coûteux. Cela veut dire qu'il faut trouver de nouveaux mécènes, de nouveaux bénévoles. Même si c'est un rêve fou, il est certainement réalisable. On ne va pas s'arrêter en si bon chemin. Dans tout projet, il faudra veiller à atteindre l'équilibre en combinant le bien-être des équipiers et un certain résultat financier* », conclut sa présidente. ■

Café Joyeux, rue Voot 32, 1200 Woluwe-Saint-Lambert
 ☎ hello@cafejoyeux.be
 ☎ 02.784.37.06

Femmes & hommes

NICOLÁS VIEL.

Aumônier catholique du palais présidentiel au Chili, il représente une Église pour qui « *la foi est politique* ». Sur l'autel de la chapelle, il a mis une nappe aux motifs indigènes et une vierge équatorienne, afin que les pauvres ne soient pas oubliés.

MARIA LIA ZERVINO.

Vierge consacrée, cette Argentine de 71 ans a été nommée par le pape membre du Dicastère des évêques, notamment chargé de les choisir. Première laïque de cette institution, elle y entre avec deux religieuses, la Française Yvonne Reungoat, ancienne supérieure générale des Filles de Marie Auxiliatrice, et l'Italienne Raffaella Petrini, secrétaire générale du Gouvernorat du Vatican.



PAUL TIHON.

Ce jésuite décédé fin juin était un théologien fécond, ouvert et engagé, notamment à la Paroisse libre de Bruxelles. Il avait signé des ouvrages et contributions prônant la fidélité à l'Évangile, entre autres dans *L'appel*.

HUSEJN SMAJIC.

Homme d'affaires bosniaque musulman, marié à une catholique, il a fait construire une église sur une partie de sa propriété pour encourager le multiethnisme dans un pays divisé depuis les guerres des années 1990.

GUSTAVO PETRO.

Tout nouveau président colombien de gauche, il a fait appel à l'Église catholique pour faciliter un processus de paix avec les groupes armés.

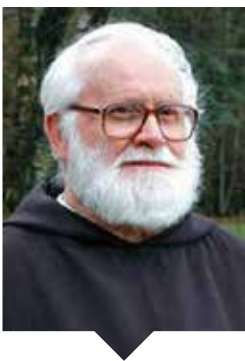
Pour une solidarité sans frontières

LA CRITIQUE

DE L'ANTHROPOCENTRISME

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



En centrant son attention sur lui-même, l'homme moderne s'est coupé de ce qui donne sens à l'univers.

Lors d'une réunion à Berlin sur le changement climatique, en juillet 2022, António Guterres, Secrétaire général de l'ONU, affirmait que, face à la crise écologique actuelle, « nous avons le choix : une action collective ou un suicide collectif. Tout est entre nos mains ». C'est là reconnaître le caractère anthropologique de cette crise, qui est une dimension de la période actuelle de l'évolution de l'univers qu'on a appelée l'anthropocène. Il est en effet évident que le comportement des humains est, dans une large mesure, à l'origine des transformations de la planète Terre ayant la crise actuelle comme conséquence.

Dans sa réflexion sur l'écologie globale, dans son encyclique *Laudato si*, le pape François mène plus loin l'analyse de la situation. Dans un chapitre intitulé *Les racines humaines de la crise écologique*, il développe une critique de l'anthropocentrisme moderne à la lumière de la vision biblique de la création.

L'HOMME, GARDIEN DE LA CRÉATION

On trouve, au premier chapitre de la Genèse, l'ordre donné à l'homme de « remplir la terre et de la dominer ». Ce texte, disent les spécialistes, appartient à la source sacerdotale. Une branche de la tradition chrétienne y a vu une présentation de l'homme comme seigneur et maître absolu de l'univers et de toutes les créatures. Dans le deuxième chapitre du même livre, dépendant de la source yahviste, l'homme est appelé à « cultiver le sol et à le garder ». Alors que le mot hébreu traduit par « cultiver » signifie travailler, labourer, retourner, le mot traduit par « garder » signifie protéger, préserver, veiller, prendre soin. Cette

tradition affirme une relation de sujet à sujet, entre les êtres humains et la nature.

Pour François, la responsabilité de l'homme à l'égard de la Terre, loin de conduire à un anthropocentrisme despotique à l'égard de tous les autres êtres créés, invite à respecter les lois de la nature et les équilibres entre tous les êtres créés. Cette vision affirme la valeur et la dignité propres de chaque chose, en elle-même, et non en relation avec l'être humain. Elle n'implique nullement la subordination de toutes les créatures animées ou inanimées à l'homme.

L'IRRUPTION DES LUMIÈRES

Lorsque l'homme a allumé les lumières pour contempler la beauté de l'humain, il a oublié le reste de la création. La conséquence en fut l'inauguration d'une nouvelle ère, l'anthropocène, révélant le risque d'extinction de la vie sur Terre. L'homme se percevant comme sujet est devenu tellement absorbé par sa science qu'il ne remarque même plus que la sienne fait aussi partie des espèces menacées. L'anthropocentrisme est un engouement narcissique de la race humaine, risquant la même fin que celle du personnage du mythe. L'homme moderne doit réapprendre à voir se refléter dans le miroir de l'étang, non seulement sa propre image, même celle du ciel, là-haut, et de tous les êtres d'ici-bas.

Pour décrire la crise de l'anthropocentrisme moderne, le pape François cite l'un de ses maîtres à penser, Romano Guardini, pour qui l'être humain « n'a plus le sentiment ni que la nature soit une norme valable ni qu'elle lui offre un refuge vivant. Il la voit sans suppositions préalables, objectivement, sous la forme d'un espace et d'une matière pour une œuvre où l'on jette tout, peu importe ce qui en résultera ».

Puisque "tout se tient", l'encyclique voit une relation entre la situation écologique et l'ordre social, entre la vulnérabilité des pauvres et la fragilité de la terre. Il considère inséparables la préoccupation pour la nature et la justice à l'égard des petits ; inséparables aussi l'engagement social et la paix du cœur. Et, puisque les inégalités affectent des pays entiers, il est urgent de repenser les relations internationales avec, à l'horizon, une solidarité sans frontières se substituant à la globalisation de l'indifférence. ■

Une région riche et déshéritée à la fois

À LA SUEUR DU FLEUVE DOURO

Textes et photos (sauf mention spéciale) :
Frédéric ANTOINE

« Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer. » C'est ainsi que les habitants de la vallée du Douro résument leur vie. Tant le climat est rude dans cette partie du nord du Portugal. Mais aussi parce que, ici, cultiver exige d'énormes efforts. Si tout ceci a permis que naisse le vin de Porto, cela a aussi encouragé une bonne partie de la population à désertir cette région. Et à s'expatrier en France, en Belgique ou au Luxembourg.



AU FIL D'UNE EAU CALME.

C'est depuis un bateau que la vallée du Douro se découvre le plus subtilement. Longtemps, ce fleuve a d'ailleurs été pour les habitants le seul moyen de rompre leur isolement avec le reste du monde. Il faut laisser derrière soi la ville de Porto, si possible aux confins de l'aube, pour commencer à remonter le

fleuve dans de bonnes conditions. Ce n'est qu'après un long trajet qu'on entrera dans le Haut-Douro et qu'apparaîtront les premiers signes de l'activité toujours essentielle de cette région : la culture de la vigne et les *quintas* où l'on donne naissance aux Portos.



© Christine MASUY



DUR COMME LE DOURO.

Sur les coteaux, la vigne se cultive depuis l'antiquité grecque, grâce à ce climat horrible composé d'hivers glaciaux ainsi que d'étés secs et torrides. Et malgré la configuration du terrain, qui empêche l'implantation de vignobles de manière industrielle. Tout est cultivé en terrasses, longtemps délimitées par des murets péniblement bâtis sur du schiste propice au développement de la vigne.

LE VRAI PAYS DU PORTO.

Au village de Pinhão, au centre du secteur viticole entre Lamego et Sabrosa, le temps semble s'être arrêté. Les nombreux azulejos (céramiques murales) qui ornent la gare rendent hommage à ceux qui ont consacré leur vie aux travaux viticoles qui doivent encore souvent se réaliser à la main en raison de la configuration du terrain. Un effort auquel ne renâclent pas les paysans qui n'ont pas émigré, puisque c'est chez eux, au cœur de leurs villages, que naît et vieillit le Porto. Et non dans la ville éponyme dont il porte le nom parce que c'était de là qu'il était embarqué vers l'Angleterre. Longtemps, ce pays été le premier consommateur de ce vin qui doit son caractère liquoreux à l'eau-de-vie qui y était ajoutée afin qu'il supporte le voyage jusqu'aux îles britanniques.



PHARAONESQUES.

Le Douro prend sa source en Espagne. Sur près de deux cents kilomètres, il marque la frontière avec le Portugal où il est totalement navigable sur tout son parcours. Un exploit qui a imposé la construction de cinq écluses pharaoniques, réalisées dans les années 1960 par la volonté du dictateur Antonio Salazar. Le dénivelé à compenser est si élevé qu'avec ses trente-cinq mètres, une des écluses serait la plus haute

d'Europe. Toutefois, malgré le coût de ces aménagements, plus aucun transport commercial n'emprunte ce fleuve majestueux. Ces énormes travaux ne servent qu'aux bateaux de croisière conçus au centimètre près pour pouvoir se faufiler dans les écluses, sous l'œil de capitaines dont la dunette doit même être démontée afin que leurs navires ne touchent pas les tabliers des ponts.



NATURE SAUVAGE.

Au-delà des zones viticoles, quand on s'enfonce dans les profondeurs du Haut-Douro, la nature reprend ses droits. Sur ces hauts plateaux, les terres arides ne se prêtent plus à la culture. Les paysages se montrent sauvages. Les rochers affleurent à la surface d'une eau tumultueuse. Les bateaux

doivent les éviter avec prudence. Les rares villages présents sur les collines semblent laissés à l'abandon. Ici s'arrête la conquête de la terre par les humains. Y pénétrer se ressent donc comme une sorte de privilège. À goûter pleinement avant de retourner à la civilisation.

Des croisières d'une semaine remontent et descendent le fleuve depuis Porto sur des bateaux spécialement conçus. Compter au moins 1500€ tout compris (dans ce cas-ci, chez Rivages du monde en 2021).

A portrait of Isabelle Ferreras, a woman with long, dark, curly hair, wearing a dark jacket and a blue scarf. She is looking slightly to the right with a thoughtful expression. The background is a blurred indoor setting with windows.

Propos recueillis par Dominique COSTERMANS

Petite-fille d'André Oleffe, président du Mouvement Ouvrier Chrétien, Isabelle Ferreras porte haut les valeurs de justice sociale qu'elle a reçues en héritage. Née en 1975, cette professeure de sociologie du travail à l'UCLouvain, chercheuse FNRS et chercheuse senior associée à Harvard, est devenue en 2017 la plus jeune académicienne de Belgique. Quatre ans plus tard, c'est en tant que présidente de la vénérable institution qu'elle décide d'en bouleverser les statuts en faveur d'une totale parité hommes-femmes.

Isabelle FERRERAS

« JE NE SUIS PAS UNE SELF-MADE-WOMAN »

— À l'époque de votre entrée à l'Académie royale de Belgique, vous disiez ne pas être là pour un sprint, mais pour un marathon. Devenue présidente, vous vous êtes attelée à la réforme de ses statuts afin de la dépoussiérer de son image vieillissante et masculine. Sa composition la desservait-elle dans son rôle de service et de conseil à la société ?

— Penser que, dans une société comme la Belgique, une institution censée représenter l'excellence n'était composée qu'à 20% de femmes, ça ne pouvait que choquer. On allait droit vers un problème de légitimité, étant donné ce biais en faveur d'hommes âgés venant d'un milieu homogène. Mais, pour moi, c'était surtout important de penser qu'on perpétuait des mécanismes de domination des femmes : en devenant présidente, j'ai constaté avec effarement que leur place était en régression. Bien sûr, la covid n'a rien arrangé à l'avancement de l'égalité. Mais en laissant de telles disparités s'installer, on ne crée pas les

« Il faut dire aux filles qu'elles ont leur place en tant que telles, et qu'elles n'ont pas à devenir comme un homme pour pouvoir occuper telle ou telle fonction. »

conditions pour changer l'ordre des choses. La question est structurelle, notamment à cause des logiques de cooptation. Il fallait donc une réforme structurelle.

— Cela a été difficile ?

— Au début, beaucoup de personnes me trouvaient très radicale dans mes attentes. Mais j'ai bénéficié d'une série d'alliés, dont Françoise Tulkens, qui avaient pris la mesure du problème. Nous avons mis en place un double mécanisme qui permettra d'à la fois féminiser et rajeunir l'Académie. D'une part, l'augmentation du nombre de fauteuils permettra l'entrée de huit femmes par an pendant cinq ans. Et, d'autre part, quand deux fauteuils se libéreront, l'un d'eux ira automatiquement au genre le moins bien représenté, jusqu'à ce que la parité soit atteinte.

— Il était important de continuer à pouvoir élire des hommes ?

— Oui, il est hors de question de les pénaliser, d'autant qu'aujourd'hui, beaucoup d'hommes sont les alliés des femmes, en tout cas dans ma génération. Il aurait été injuste qu'ils soient punis au nom du passé.

— Ce nouveau modèle va-t-il faire avancer la parité dans les autres académies, ou dans les universités ?

— Les choses ne changeront pas sans réformes institutionnelles et statutaires. On le voit en politique, notamment via la mise en place de la tirette sur les listes électorales, ou dans les conseils d'administration des grandes entreprises. Dans les grands groupes sociaux, on fonctionne toujours dans des logiques de cooptation, en choisissant des gens qui nous ressemblent, parce que ça nous rassure. Il faut se donner des règles communes pour que ce ne soient pas nos petites faiblesses individuelles qui soient aux commandes, mais les principes ambitieux auxquels nos institutions se réfèrent. Il faut que ça avance, c'est évident ; c'est compliqué, c'est évident ! Dans le milieu académique, il y a autant de femmes doctorantes que d'hommes, mais, hélas, les conditions pratiques de la carrière marginalisent les femmes, et notre vision de l'excellence, notre conception du génie, sont toujours masculines.

— Votre féminisme ne s'agit pas comme un fer de lance, mais frame tous vos engagements. Votre dernier ouvrage, *Le Manifeste travail, réunir, autour des questions de la démocratisation de l'entreprise, de la démarchandisation du travail et de la dépollution de la planète, dix autrices d'envergure sans que leur genre soit mis en avant. Et il est rédigé en écriture inclusive. Celle-ci va changer le monde ?*

— C'est fondamental ! Les aveuglements qui sont les nôtres se transmettent naturellement par le langage. Et tant qu'on ne les visibilise pas, ils perdureront. Les hommes, ça ne veut pas dire les hommes et les femmes, ça veut dire les hommes. Pour parler de l'ensemble de l'humanité, on peut parler des humains. Il faut dire aux filles qu'elles ont leur place en tant que telles, et qu'elles n'ont pas à devenir comme un homme pour pouvoir occuper telle ou telle fonction.

— De l'enquête de terrain à l'analyse socio-politique, votre travail de chercheuse vous a conduit à considérer l'entreprise comme un espace politique à démocratiser. Votre thèse, déjà, portait sur les caissières, vues comme les nouvelles ouvrières d'un monde de plus en plus automatisé. Trente ans plus tard, cette automatisation a investi le monde des services jusqu'à celui du soin. Aujourd'hui, des soignant·es en maisons de retraite disposent de neuf minutes pour faire la toilette d'une vieille personne. Par ailleurs, on assiste à une uberisation de plus en plus grande du monde du service. On sous-traite, et donc on précarise. Vous prônez l'installation d'une double chambre de décision dans l'entreprise, où les travailleuses (les investisseuses en travail) seraient à pied d'égalité avec les actionnaires (les investisseurs en capital). Mais comment installer ce bicamérisme dans des entreprises qui sous-traitent de plus en plus le travail ?

— C'est une énorme question. Ces tendances sont de plus en plus massives. Est-ce complètement fou, voire ridicule, de réfléchir à la démocratisation du travail ? Toutes les études démontrent que les individus veulent peser sur leurs conditions de travail et sur ses finalités. Ils ne renoncent jamais à avoir un avis sur leur propre vie. Heureusement ! Qu'est-ce que la société va faire de cette attente ? Est-ce qu'on laisse les logiques de domination se développer ? Ou bien va-t-on chercher à soutenir ce que j'appelle "l'intuition critique de la justice démocratique" au travail ? Aujourd'hui, le rapport

de force est contraire au déploiement de cette intuition critique. Mais, en s'appuyant sur elle, on peut chercher à équilibrer la société et ses acteurs, de sorte que les travailleur·euses puissent choisir un futur qui corresponde à leurs aspirations. C'est une question autant éthique que politique. Personnellement, j'ai ce privilège inouï de ne pas être

« J'ai été élevée dans un milieu de chrétiens de gauche qui font peut-être partie des plus radicaux : les valeurs priment. »

soumise à ces logiques de domination. Et je me sens hyper-responsable de cette chance que j'ai de pouvoir penser librement à ces enjeux et d'en faire avancer la compréhension. Il faut réfléchir à l'équipement institutionnel qui va soutenir cette intuition critique. C'est ce que j'appelle la démocratisation de l'entreprise.

— Comment en vient-on à s'intéresser au travail, à l'entreprise, à la gouvernance économique et à en faire son métier ?

— Il y a plusieurs sources à cette "vocation" – car je la vis comme ça, comme un engagement au service de la connaissance. L'une d'elles est ma personnalité : j'ai toujours voulu faire sens du monde, comprendre où je vivais. Il y a sans doute aussi un engagement d'ordre familial. Mon grand-père paternel était le seul homme lettré de son petit village castillan, à la fois maire, juge et écrivain public. Il a pris part toute sa vie à la vie collective. Ma mère vient d'une famille très engagée dans le milieu social-chrétien. Mon histoire a été intimement liée à celle de mon grand-père, André Oleffe : son cancer a correspondu à la grossesse de ma mère et je suis née le jour de son enterrement. C'est une personnalité qui m'a marquée. Fils d'ouvrier typographe imprimeur à Court-Saint-Étienne, doué dans son parcours scolaire, il a bénéficié d'une bourse pour étudier à Solvay. Mon grand-père a toujours été au carrefour de plusieurs mondes. C'est quelque chose que j'ai reçu de lui et que, visiblement, je perpétue : il a fait une carrière au service du bien public, il est devenu directeur de la Commission bancaire et financière ; en même temps, il était engagé dans le Mouvement Ouvrier Chrétien (MOC). Il était au carrefour du monde du capital et du monde du travail, du monde de la libre pensée – car en tant qu'ulbiste, il se définissait comme libre penseur – et du monde chrétien – le MOC, et, à la fin de sa vie, le conseil d'administration de l'Université Catholique de Louvain dont il était président. Ces ponts n'étaient pas évidents à l'époque.

— Votre mère, Jeanne-Marie Ferreras-Oleffe, est toujours conseillère communale à Ottignies-Louvain-la-Neuve, et s'est illustrée récemment par son refus de trahir l'accord de majorité conclu après les dernières élections. Elle a aussi été échevine des affaires sociales et présidente du

CPAS. Une maman engagée, c'est un modèle ?

— Ma mère est une de mes figures inspirantes. Elle a toujours conçu son passage de la vie sur terre comme une épreuve qui devait servir à quelque chose. Elle a été la plus jeune conseillère communale à Ottignies, élue dès avant ma naissance, et s'est toujours engagée pour la cité. La figure de son père était très importante, mais aussi celle de sa propre mère. Ma grand-mère était très engagée dans Vie Féminine : féministe sans le dire – c'est un mot que je n'ai jamais entendu prononcer chez elle. Chaque mois, elle allait apporter le journal de Vie Féminine à toutes les femmes de la région d'Ottignies et de Mont-Saint-Guibert qu'elle couvrait bénévolement. Elle prenait des nouvelles de chacune et tissait ainsi tout un réseau de solidarité très important. Les femmes de ma famille étaient des figures fortes. Mais n'est-ce pas une banalité de dire cela ? Dans toutes les familles, les femmes sont des figures fortes. Ma mère m'a toujours transmis, sans nécessairement le dire, qu'il fallait faire du mieux qu'on pouvait, que si on avait la possibilité d'être utile, il fallait le faire, qu'il fallait s'engager... au nom de la solidarité avec les humains.

— Avez-vous reçu une éducation catholique ? Sur ces trois générations, voire une quatrième, on sent très fort la transmission de certaines valeurs...

— Des valeurs personnalistes chrétiennes, clairement. J'ai été élevée dans un milieu de chrétiens de gauche. Ceux-ci font peut-être partie des plus radicaux : les valeurs priment. On ne fait pas semblant d'être progressiste au prix de certains accommodements. Oui, j'ai reçu cette éducation. Mais c'est aussi une culture d'un grand respect pour la différence, ce que j'apprécie. Son socle articule fortement liberté et égalité. Dans la perspective personnaliste chrétienne, il y a cette idée que chaque individu a une valeur infinie aux yeux de Dieu et qu'au-delà des différences, nous sommes tous égaux. Chaque individualité a une valeur inestimable. C'est une synthèse très particulière entre le libéralisme et le socialisme. Voilà qui dit d'où je viens : avec modestie, je suis le produit d'une histoire et pas une self-made-woman.

— En ce qui vous concerne, cela implique une grande responsabilité, notamment sociétale. Mais aussi environnementale. La transition écologique est également une préoccupation majeure pour vous...

— Si on a la chance d'être éduqués comme nous le sommes, informés comme nous le sommes, en contact avec les milieux scientifiques de toutes disciplines qui alertent sur l'état de destruction de la planète, le périmètre de notre responsabilité ne peut pas s'arrêter à la question de l'égalité entre humains. Il faut intégrer cette dimension qui est comme la borne dans laquelle nous devons vivre : nous n'avons qu'une planète, elle est magnifique et nous sommes en train de la détruire. En travaillant sur le système extractif de l'entreprise, je constate que, comme elle épuise les individus, elle épuise la planète. La logique est la même. Il faut agir à la racine de ce problème et sortir de cet extractivisme.

— Vous avez deux filles de treize et neuf ans. La relève est assurée ?

— Elles lisent déjà *Les culottées* de Pénélope Bagieu. C'est bien parti ! ■



Isabelle FERRERAS, Julie BATTILANA, Dominique MEDA, *Le Manifeste travail. Démocratiser, démarchandiser, dépolluer*, Paris, Seuil, 2020. Prix : 13€. Via L'appel : - 5% = 12,35€.

« Un grand abîme a été mis entre vous et nous. » (Luc 16,26)

ET C'EST ÇA

L'ÉVANGILE !

Gabriel RINGLET



Dès les premiers mots, Luc entraîne son public dans un récit populaire particulièrement contrasté. Une pièce en deux actes avec, face à face, deux personnages qui ne se parlent pas.

D'un côté, l'homme sans nom, un riche « *vêtu de pourpre et de lin fin* » comme un haut magistrat romain. Il n'existe que par sa richesse. Il se réduit à ses festins. Il est au ciel. De l'autre, un homme pauvre, mais il porte un nom, Lazare, et c'est tout un programme : *El'azar*, celui que Dieu aide. Pas pour l'instant puisqu'il est couché, couvert d'ulcères, devant la porte du riche. Il est en enfer.

À la levée du rideau, en début de deuxième acte, le décor a complètement changé. Mort et enterré, le riche se retrouve dans les douleurs du séjour des morts. Mort et pas enterré, le pauvre est emporté par les anges auprès d'Abraham. Le riche meurt de soif et mendie un peu d'eau. Impossible, répond Abraham, le gouffre est trop immense « *entre vous et nous* ».

UN ENJEU COLLECTIF

Dans cette parabole d'une rare dureté, la correspondance est parfaite entre les deux actes. Un grand abîme sépare, sur terre, le riche et le pauvre ; le même abîme – inversé – les séparera dans l'au-delà. Pas une miette ne venait atténuer la faim du pauvre, pas une goutte n'atténuerait la soif du riche. Et c'est ça l'Évangile ! Le simplisme ! La vengeance ! Sans la moindre échappatoire. Alors que, pourtant, le riche commence à ouvrir les yeux. Ce début de conversion ne méritait-il pas un peu de compassion ?

On devine que, derrière ces deux personnages de l'histoire, se cache un enjeu plus collectif, que les

deux hommes sont deux groupes, et que Jésus pose déjà, à sa manière, la question sociale. Peu nombreux, mais très organisés, "les riches" forment une classe dominante et vivent dans un luxe provocant. En face d'eux, beaucoup de traîne-la-rue en difficulté. Les Lazares se rencontraient partout dans le pays. Jésus (de la "classe moyenne" ?) invite ses disciples à choisir clairement la solidarité avec "les petits".

PRÉVENIR, VITE !

Réduire la parabole du riche et du pauvre Lazare à la seule question de la consolation/condamnation dans l'au-delà ne ferait pas justice au problème posé par la jeune communauté chrétienne au moment où elle s'élargit. Une affaire très sensible chez Luc : si nous sommes ouverts à tous, un riche peut-il entrer dans la communauté ? À mesurer la réaction de Jésus après le départ du "jeune homme riche", on peut répondre : oui, mais ils auront du mal, « *car il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille qu'à un riche de pénétrer dans le royaume de Dieu* » (Luc 18,24-25).

Reste à regarder l'insistance du riche auprès d'Abraham en toute fin de parabole, à propos de l'avertissement aux cinq frères, car c'est peut-être là qu'il faut situer la pointe du récit. Cinq est un chiffre parfait. Il indique une totalité. C'est donc "tout le peuple" qu'il faut prévenir, l'ensemble des gens enfermés dans leurs richesses ou... leurs certitudes. Comment les réveiller ? Ne faudrait-il pas un événement un peu sensationnel ? Chercher du côté des sciences occultes ? Un revenant par exemple.

« *Si quelqu'un de chez les morts vient les trouver, ils se convertiront* », pense le pauvre riche... Mais non ! réplique Abraham. Pas de miracle. Pas d'apparition. Inutile de faire tourner les tables... Écouter, oui, accueillir « *Moïse et les prophètes* ». Richesse de la pauvreté, seule l'ouverture de la Parole permettra – peut-être – de franchir l'abîme « *entre vous et nous* ». ■

De l'autre côté du chagrin

COURIR VERS LA VIE

Chantal BERHIN

L'inconsolée est le récit du lent retour à la vie de Christine Pedotti après la mort brutale de son mari. Un rude combat qui ne gomme rien des interrogations qui la traversent.



« **J'**ai placé devant toi le chemin de la vie et le chemin de la mort, choisis la vie. » C'est par ce verset du Deutéronome (30,19) que s'ouvre le livre de Christine Pedotti, *L'inconsolée*. Cette phrase biblique donne parfaitement le ton du récit : un passage au travers du pays des ombres vers la vie qui revient. Un matin d'avril 2019, Claude, le mari de Christine Pedotti meurt brusquement. Ce n'est qu'après deux années qu'elle prend la plume pour raconter simplement son histoire, « celle de la réconciliation qu'il a fallu qu'[elle] opère entre la fidélité à l'amour et le désir de vivre ».

ENTRE DEUX RIVES

A-t-on le droit de continuer à vivre quand l'autre, l'aimé, est mort ?, s'interroge l'autrice. Son récit est celui d'une avancée sur un chemin étroit, d'une marche lente « sur un pont fragile tendu entre deux rives » où elle

a eu très souvent « peur de basculer vers un gouffre ». Ce thème du balancement entre la vie et la mort est omniprésent. D'un côté, un chagrin incommensurable, une douleur sans nom, qui aspirent la survivante. D'un autre côté, un désir de vivre, plus fort que tout. Un contraste qui provoque un déchirement. Des deux côtés, la souffrance la fait hurler à la mort.

Pendant de longs mois, Christine Pedotti est traversée de questions. Et si, de son aveu, la foi ne lui donne pas de réponses, des passages entiers de la Bible lui remontent à la mémoire et lui font sens. Comme les Hébreux qui suivent Moïse vers une terre promise, elle veut croire en une promesse. Pour elle, le malheur n'a pas le dernier mot. Elle dit : « *Le chagrin, la douleur ne sont pas le malheur. Le malheur est une impasse* » ; « *Moi, je voulais croire que je traversais, qu'il y avait un après.* »

Comme Marie Madeleine tourne le dos à la mort près du tombeau vide, le jour de la résurrection, elle se détourne « *de l'obsession de la mort* ». Elle se libère de l'attachement au corps, pour pouvoir, elle aussi, courir vers la vie.

DES RITES COHÉRENTS

Christine Pedotti ne va plus au cimetière, après les funérailles traditionnelles. Elle est certaine que Claude n'a « rien à voir ni avec cette terre où on avait déposé le cercueil ni avec la pierre qu'on scellait avec soin ». Pour ne pas se laisser happer par la tristesse, le chagrin, les regrets, elle « invente » des rites cohérents avec la

personnalité de son mari qui aimait les arbres. Elle organise une fête pour honorer Claude le jardinier, le jour où il aurait eu soixante-neuf ans, un mois seulement après sa mort. C'est un temps de retrouvailles et de mémoire. Au cours d'un repas partagé, elle et les amis admirent les arbres offerts pour les funérailles, plantés dans le jardin. Ce même jour, elle a rassemblé la douzaine d'enfants et leur a parlé de son mari et de la mort. Et parce que Claude collectionnait les anges, elle en a offert à chacun d'entre eux. « *Je leur ai dit de garder l'ange comme celui-ci les garderait.* »

Christine Pedotti dit d'elle-même qu'elle cherche plus l'affrontement au réel que l'artifice de la consolation. Elle évoque alors Jacob, dans lequel elle se reconnaît, qui s'empoigne avec un ennemi sans visage. Comme lui, elle ressort boiteuse de ce combat, mais debout. « *Claudicante* », précise-t-elle. Un mot qui fait sciemment clin d'œil au prénom de l'absent.

Premières vacances, premier Noël, les anniversaires, les fêtes... Toute une année s'écoule, celle « *de toutes les premières fois* » sans son mari mort. Un mot qu'elle choisit dans sa brutalité, plutôt que ces autres : disparu, décédé... qui tournent autour de la réalité crue de l'absence. Puis une autre année devra se passer encore, à « *traverser l'effroi de la mort et les étendues arides du chagrin* », avant de pouvoir « *célébrer sa propre Pâque* » : trouver la paix avec la vie, avec elle-même et le souvenir de son aimé. *L'inconsolée* en trace le chemin. ■

Christine PEDOTTI, *L'inconsolée*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.

Lectures spirituelles



PARCOURS D'UN CHRÉTIEN

Fils d'une famille très modeste et marqué à vie par l'agression d'un prêtre pédophile, l'auteur est cependant devenu professeur de religion, visiteur puis aumônier catholique de prisons où il proposait des commentaires d'évangile et de psaumes avant de les diffuser. Ses rencontres, la vie en couple dans des communautés, des week-ends de formation théologique, un Café-Théo et des engagements en paroisses ont changé ses conceptions de Jésus et de l'Église, liant Salut et Fraternité. Pour lui, il est urgent que les chrétiens discutent et expriment leur foi avec leurs mots, en ne laissant pas le pouvoir aux spécialistes. (J.Bd.)

Paul FLEURET, *Mon exode de laïc chrétien. Entre rupture et invention*, Paris, Karthala, 2022. Prix : 23€. Via L'appel : - 5% = 21,85€.



POÉSIE PÉDESTRE

Colette Nys-Mazure marche beaucoup, depuis toujours, nez au vent : « Rien ne passe inaperçu, rien n'est vain ni insignifiant. » Chaque promenade est un enchantement, l'occasion d'évoquer un psaume ou de convoquer un poète. Elle n'est jamais seule au milieu des villes ou de la nature. « Elle est simplement une femme qui arpente physiquement et charnellement le monde autour d'elle, et vit en poésie », écrit Alexis Jenni dans sa préface. Avec elle, découvrir la beauté du monde et de ceux qui l'habitent est en effet une expérience spirituelle qui garde les pieds sur terre. (J.Ba.)

Colette NYS-MAZURE, *Par des sentiers d'intime profondeur*, Paris, Salvator, 2022. Prix : 18,50€. Via L'appel : - 5% = 17,58€.



RELIRE SAINT-LUC

Vingt passages évangéliques de Luc sont proposés à l'attention. À l'aide de deux biblistes connus, le lecteur part dans une riche découverte accompagnée d'analyses éclairantes en regard de chaque texte. La touche artistique est apportée par la peintre Thérèse Gabriel qui enrichit chaque extrait d'une illustration forçant à un complément de réflexion. Le lecteur est aussi invité à lire saint Luc avec une intelligence personnelle du texte évangélique grâce à un livre d'exercices destiné à le rendre actif et à le mener à une traversée inédite et réconfortante. (B.H.)

André FOSSION, Jean-Paul LAURENT et Thérèse GABRIEL, *Luc, lire, dire ; d'un texte à l'autre pour penser, pour prier, pour désirer*, Bruxelles, Jésumes, 2021. Prix : 25€. Via L'appel : - 5% = 23,75€.



DESSERT DE LA VIE

Juriste actif dans la vie culturelle à Gembloux, l'auteur a déjà publié six recueils de poésie et trois de nouvelles. Cette année, « à l'heure du dessert du long repas de la vie », il ajoute des poèmes et réflexions sur une petite centaine de pages. Les Terre, Temps, Nature, Être, Femme, Homme, Société, Vie Argent, Liberté, Humour et même Dieu sont l'objet de ses adresses. Le tout en franchissant les balises de la pensée unique et du politiquement correct. Figurent aussi des entractes, dont une anti-biographie de l'eau à la gloire du vin. (J.Bd.)

Francis FÉLIX, *Au dessert de la vie : C'est-à-dire... poésies et réflexions*, chez l'auteur felix@outlook.be ☎081.61.04.61



MAUX D'ESPRIT

Philosophie, art, littérature, religion, sexe et autres frivolités sont autant de sujets d'aphorismes pour Alain Dantine. Avec un humour un brin iconoclaste, il s'interroge avec malice : « Quand est-il mort au juste, ce Lazare ? » D'une forme courte, il ouvre des champs de réflexion infinis. Tel celui-ci, qui résonne douloureusement en ces temps de guerre en Ukraine : « Sur les sentiers de la guerre vous trouverez toujours des poteaux indicateurs. » Il arrive aussi que ses calembours donnent le vertige : « Pythagore avait-il peur de son nombre ? » Jubilatoire ! (J.Ba.)

Alain DANTINE, *Pure critique de la raison* suivi du *Petit traité de métaphysique élémentaire*, Montélimar, Voix d'encre, 2022. Prix : 17€. Via L'appel : - 5% = 16,15€.



RÉFORMER LA FINANCE

Avec la crise de 2008, on a eu l'illusion que la finance allait moins dominer la planète. Aujourd'hui, on s'aperçoit au contraire que les banques sont toujours aussi puissantes et que les fonds spéculatifs d'investissement exercent un pouvoir aussi grand sur le monde industriel et mettent la pression pour obtenir un rendement optimal pour les actionnaires. Ce livre met le doigt sur les excès et montre à quel point la finance est sortie renforcée de la crise. Tout en proposant des solutions, peu aisées à mettre en œuvre, qui passent par le renforcement et l'intervention du public dans ce domaine de l'économie. (B.H.)

Henri HOUBEN, *Le monde malade de la finance ?* Bruxelles, Couleur livres, 2022. Prix : 16€. Via L'appel : - 5% = 15,20€.

Bien-pensance et amnésie

FAUT-IL GOMMER

LES FAITS ?

Josiane WOLFF

Présidente du Centre d'Action Laïque du Brabant wallon



Certains préfèrent les secrets de famille à la complexité de l'histoire.

Il y a peu, croyant l'emporter haut la main dans une amicale joute oratoire, je disais à mon contradicteur : « *Les faits sont têtus, il est plus facile de s'arranger avec les statistiques...* » Nous comparions les différentes manières de présenter une même actualité par des présidents de partis politiques. C'est alors qu'il m'a répondu en ricanant : « *Tu cites les propos d'un raciste, maintenant ?* » Je fus interloquée : « *Marc Twain raciste, tu plaisantes ? Le grand essayiste et humoriste américain à qui nous devons les aventures de Huckleberry Finn et celles de Tom Sawyer ?* » Et lui de rétorquer : « *Aux États-Unis, ses œuvres ont été retirées des livres scolaires utilisés dans les écoles de Virginie et elles ont disparu des rayonnages des bibliothèques publiques. Il utilisait le mot "nègre" trop souvent !* »

LA CENSURE, UNE DES ARMES DU POUVOIR

Par curiosité, j'ai fait quelques recherches sur d'autres ouvrages qui auraient subi un sort identique. En voici une petite sélection qui en dit long sur la variété des motifs invoqués.

Alice au Pays des Merveilles (Lewis Carroll) a été interdit en Chine en 1931 sous prétexte qu'il est indécent de faire parler des animaux comme des humains. Il y a à peine cinquante ans, *Robin des Bois* a été retiré des écoles aux États-Unis, non pas parce que le héros était un voleur admiré, mais parce qu'il volait aux riches pour donner aux pauvres. En période de guerre froide, les Maccartistes ont déclaré : « *Cet ouvrage fait l'apologie du communisme* ».

Au XVIII^e siècle, l'*Encyclopédie de Diderot et d'Alembert* est jugée *subversive* par les jésuites qui la considèrent « *affreusement athée et matérialiste* ». Louis XV en interdit l'impression et la diffusion sous la pression du clergé de l'époque qui y voit « *une contamination de l'esprit voltairien* ». *La Case de l'Oncle Tom* (Harriet Beecher Stowe) fut interdite pour deux motifs : dans les états du sud des États-Unis, ce fut parce que l'ouvrage diffusait un message anti-esclavagiste alors qu'en Russie Nicolas I^{er} l'interdisait en 1852 pour son contenu religieux dérangeant.

La Bible elle-même ne fut pas épargnée par la censure. Jusqu'à la Renaissance, elle fut imprimée dans une langue morte (le latin) uniquement connue du clergé. Les traductions en d'autres langues étaient interdites dans le monde entier afin d'éviter les hérésies. Les rares qui tentèrent l'aventure furent persécutés, voire exécutés.

GOMMER LE PASSÉ ?

Revenons à Marc Twain taxé de racisme pour avoir trop souvent utilisé le mot "nègre". Alan Gribben, professeur de littérature dans l'Alabama (sud), « *soucieux du climat culturel dans lequel nous vivons* », propose une version expurgée dans laquelle on remplacerait ce mot par "esclave". Est-ce que pour autant la manière dont les personnes de couleur furent traitées s'en trouverait modifiée ? Et du coup, est-ce que Mark Twain ne serait plus considéré comme un raciste ? En Grande-Bretagne, pour contrer une quelconque modification des mots, *The Guardian* a rappelé que « *Mark Twain était un critique du racisme aux États-Unis et donnait de l'argent à plusieurs organisations de défense des droits civiques* ».

Mais peut-on contrer les déboulonneurs de statues et autres bien-pensants de service ? Certains semblent préférer les secrets de famille à la complexité de l'Histoire et tentent de faire entrer au chausse-pied des réalités d'hier dans les critères éthiques d'aujourd'hui. Effacer les mots n'effacera pas les faits. De plus, mettre du sens sur des vestiges permet, me semble-t-il, de revisiter le cheminement de l'humanité, son évolution autant que ses égarements. ■

« Dieu vit que cela était bon »

L'ÉMERVEILLEMENT, MALGRÉ TOUT

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



Prendre le temps de regarder, de savourer, de découvrir... Un luxe dans nos sociétés occidentales où nous courons sans cesse, essayant de tirer le meilleur parti du temps pour être efficaces.

À chaque instant, une multitude de possibilités s'offrent à nous. Sursollicités, nous vivons dans l'illusion qu'être libre, c'est saisir le plus d'opportunités possibles. Mais l'infini des possibles - ou plutôt la croyance que les possibles sont infinis et immédiatement accessibles - nous impose une pression forte. Nous sommes épuisés, et la planète l'est aussi. De tant de courses, de tant de consommation, de tant d'attitudes prédatrices.

À ce jeu, il se peut que nous perdions de vue ce qui relève de la gratuité. Ce qui n'est pas production, mais réception. Ce qui se vit maintenant dans la pure joie, dans la pure disponibilité à ce qui est. À ce jeu, il se peut que l'on se perde de vue soi-même. Comment, alors, se retrouver et se rendre présent à ce qui est réellement important ?

L'émerveillement est un chemin possible : il pose comme préalable de ralentir pour prendre le temps de regarder ; il passe par le consentement, l'ouverture à ce qui advient. L'émerveillement nous garde alors dans l'étonnement. Il fissure nos préventions et nos défenses pour faire de nous des êtres capables d'admiration et d'enthousiasme.

CHEMIN DIVIN

L'émerveillement est un chemin, et dans la Bible, ce chemin passe par Dieu. Dieu qui, le premier, s'émerveille devant la création : « Dieu vit que cela était bon » est ainsi répété six fois dans le premier chapitre de la Genèse. Si, dès les premières pages de la Genèse, Dieu s'émerveille, Jésus va être régulièrement

le témoin de cet émerveillement divin, non seulement devant la création, mais aussi face au comportement de certaines personnes qu'il rencontre.

Le récit du centurion qui envoie quelques anciens chercher Jésus pour guérir un serviteur auquel il est attaché (Luc 7, 1-10) en est un bon exemple. Cet homme est à la fois courageux par la confiance absolue qu'il met en Jésus, humble par la conscience affichée de son indignité, et "patriote" tant sur le plan politique que sur le plan religieux puisqu'il a bâti une synagogue alors qu'il n'est pas juif. Il n'a pas vu Jésus, il en a seulement entendu parler et cela lui suffit : « Dis un mot pour que mon serviteur soit guéri. » Un mot... que Jésus ne prononcera pas.

Dans la conjugaison de cette réserve et de cette demande exprimée avec conviction, Jésus reconnaît une foi fervente. Il ne prononce pas le mot demandé, mais en prononce d'autres. Après avoir admiré le centurion, il dit à la foule qui le suit : « Je vous le déclare : je n'ai jamais trouvé une telle foi, non, pas même en Israël. »

"PLEIN DE DIEU"

Grand étonnement ! Et l'étonnement vient du terme "tonnerre", donc "coup de tonnerre" dans le ciel jusque-là sans nuages des responsables religieux ayant conscience d'appartenir au peuple élu ! Ils avaient plaidé la cause du centurion en évoquant ses œuvres, en se posant comme ceux garants de la légitimité de sa demande. Jésus, sans se soucier de leur recommandation, leur propose à eux, des croyants exemplaires, ce païen comme un modèle de foi. Renversement de perspective.

Si le Père et le Fils s'émerveillent... n'est-ce pas pour nous inviter à faire de même ? Rester disponible à la surprise d'être touché, emporté, par la beauté d'une rencontre, d'un geste, d'un paysage, d'une œuvre d'art... Et le temps se suspend, et nos préjugés tombent. Il se pourrait alors que nous devenions habités par l'enthousiasme devant une telle découverte, un terme qui vient du grec "en-theou-siasmenos", littéralement "endieusement", c'est-à-dire "plein de Dieu", selon Denis de Rougemont. ■

Denis DE ROUGEMONT, *L'Amour et l'Occident*, cité par Bertrand VERGELY, *Retour à l'émerveillement*, Paris, Albin Michel, 2010.

Santé mentale post-covid

JEUNES EN HÔPITAL PSYCHIATRIQUE

José GÉRARD

L'augmentation du nombre de jeunes atteints de troubles psychiques suite à la covid a attiré l'attention sur une réalité qui reste souvent dans l'ombre. Que vivent ces jeunes et leurs parents ?

Troubles de la personnalité, dépressions, tendances suicidaires, automutilations, décrochage scolaire ou social... : les jeunes ne sont pas à l'abri d'une maladie mentale et des problèmes psychiatriques. Cette réalité souvent occultée provoque un certain malaise parce qu'elle reste associée aux représentations de la folie diversement acceptée ou gérée socialement selon les époques. Pourtant, d'après UNICEF Belgique, 16,3% des adolescents de dix à dix-neuf ans en Belgique sont atteints d'un trouble mental, bien sûr d'une intensité et d'une gravité variables. Pour traiter ces difficultés psychiques, il est parfois nécessaire de recourir à une hospitalisation dans une unité psychiatrique, dans le meilleur des cas spécialisée en psychiatrie infanto-juvénile.

L'IMPACT DE LA COVID

Au début de la pandémie, les préoccupations se sont orientées vers le traitement des personnes atteintes de la covid et vers les mesures de prévention des contaminations. C'est ainsi que les écoles ont été fermées pendant plusieurs semaines, puis ont fonctionné selon des régimes mêlant cours à distance et présence dans les murs. Ce n'est que petit à petit que les services de santé mentale ont constaté les dégâts provoqués chez les jeunes et ont sonné l'alarme. Les demandes d'admission en service psychiatrique étaient en effet en train d'exploser.

La pédopsychiatre Sophie Maes, responsable du Centre hospitalier de l'ULB Le Domaine, à Braine l'Alleud, évoque cette augmentation : « *Au sein de l'unité que je dirige, nous avons quinze lits pédopsychiatriques dévolus aux thérapies institutionnelles pour adolescents. Les hospitalisations durent en général deux à trois mois. Au sein d'une unité de quinze lits, le turnover est en général de cinq nouveaux patients par mois. Or, en janvier 2021, avec cinq nouvelles admissions mensuelles disponibles, l'unité a dû faire face à quatre-vingts nouvelles demandes d'hospitalisation ! Par la suite, la demande de soins continuera d'être extrêmement soutenue pendant des mois. Cette situation est générale sur tout le territoire belge et européen.* »

Toutes ces demandes d'hospitalisation recouvrent selon les cas des difficultés, soit préexistantes qui ont pris une dimension critique, soit provoquées par les mesures de distanciation sociale. Pour les adolescents et les jeunes, en effet, l'échange

avec leurs pairs est essentiel à leur développement et une ressource importante pour réagir aux aléas de l'existence.

ET LES PARENTS ?

Si la santé mentale des jeunes mérite toute l'attention de la société, le vécu de leurs parents est lui aussi souvent très difficile. Éva Kavian, autrice belge d'origine namuroise, évoque leur quotidien dans son dernier roman *L'Engravement*. Elle compare les jeunes qui échouent dans les unités psychiatriques à ces baleines qui sont capables de se suicider en s'échouant sur une plage. « *Mais il semblerait plutôt que ce soit le bruit du monde, le bruit de notre monde moderne, qui perturbe leur outil de navigation, de communication, puis pousse leur stress à un paroxysme ingérable* », pense-t-elle. Belle image pour décrire les jeunes en mal-être psychique.

Quant à leurs parents, qui viennent leur rendre visite selon des horaires stricts, elle les décrit comme un troupeau se dirigeant en silence vers l'entrée : « *C'est la première fois que tu rejoins le troupeau, tu ne regardes pas ceux qui t'entourent, tu es la seule à souffrir. Tu arrives devant la terrasse. Mira n'y est pas. Tu ne regardes pas non plus les baleines, rien ne te concerne que ton enfant, ta petite, qui a voulu mourir.* »

Les parents d'enfants admis en unité psychiatrique ont à gérer pas mal d'émotions et de sentiments. La honte d'avoir un enfant "chez les fous". La difficulté parfois de trouver un service adéquat ou qui accepte de le prendre en charge. La culpabilité de se sentir peut-être responsable de ce qui lui arrive. Le poids du regard des autres. Les sentiments contradictoires lorsque l'enfant manifeste vis-à-vis d'eux une violence verbale ou physique. Les questions ou la révolte face aux traitements administrés : un jeune assommé de calmants parce qu'il a frappé sa mère lors de la dernière visite, un autre placé en isolement parce qu'il a fait une tentative de suicide. « *Nous avons une approche comportementale. Nous ne pouvons accepter les passages à l'acte. Si un patient dépasse les limites acceptables, il va en section fermée. S'il met sa vie en danger, il va en isolement. En isolement, les contacts avec l'extérieur sont exclus* », écrit Éva Kavian.

Le parent reçoit le message du psychiatre et n'a alors qu'à rentrer chez lui sans avoir pu voir son enfant, emmenant le linge sale, qui sent peut-être l'urine, dans le bus qui le ramène vers



MAL-ÊTRE PSYCHIQUE. Chez les jeunes, un phénomène souvent ignoré.

le reste de la famille qu'il a bien fallu délaissier... Et puis il y a toutes les questions pour l'avenir. L'avenir immédiat quand un enfant peut rentrer à la maison après une hospitalisation et que ses parents sont inquiets et se demandent si cela va bien se passer. Mais aussi, à plus long terme, lorsque l'on annonce par exemple qu'un jeune de vingt ans pourrait peut-être se stabiliser vers ses trente-cinq ans et avoir une vie « à peu près normale ».

DES RECOMMANDATIONS

Unicef Belgique s'est préoccupé de la situation de ces jeunes et a recueilli leurs témoignages. Près de cent cinquante enfants et adolescents entre six et dix-sept ans hospitalisés en unités pédopsychiatriques de jour ou résidentielles ont décrit leur quotidien, leurs blessures, leurs espoirs. Ils ont très souvent derrière eux « un parcours de vie difficile qui les a déjà mis en contact avec de nombreux intervenants. Les hôpitaux pédopsychiatriques ne sont qu'un maillon de la longue chaîne qui comprend les secteurs de la santé mentale, de l'aide à la jeunesse, de la police et de la justice, et aussi, au plus proche de l'enfant, des secteurs de l'éducation, de la jeunesse et des loisirs, de l'aide sociale. Les enfants et les jeunes qui se retrouvent à l'hôpital pédopsychiatrique souffrent de détresse psychologique, de dépression, de difficultés familiales, de décrochage scolaire, de mises en danger, de dépendance, de manifestations psychotiques, d'obésité, etc. Certains jeunes cumulent aussi des mesures judiciaires ordonnées par un tribunal de la jeunesse et des troubles psychiatriques plus sévères. »

S'ils sont dans leur grande majorité reconnaissants envers les soignants, ils souffrent de la représentation de l'institution psychiatrique : « *Je n'aime pas l'image de l'hôpital à l'extérieur. J'ai l'impression de ne pas être normale. Je n'ose pas en parler, je ne dis pas que je suis ici* », confie une fille de quinze ans. Ils aimeraient que leur parole soit davantage entendue, dans le monde extérieur d'abord, mais aussi à l'hôpital : « *Si on nous écoutait, cela permettrait aussi que les internements soient plus chouettes.* » Ils regrettent par exemple de ne pas avoir assez de temps pour eux, pour jouer. Ils souffrent du peu de contacts avec l'extérieur et avec la famille. Ils se plaignent aussi de la rigidité de certaines règles à l'intérieur de l'institution. Ils pensent aussi à la prévention. Ils aimeraient des lieux sûrs près de chez eux pour partager leurs sentiments et leurs pensées avec d'autres jeunes ou avec des adultes de confiance. Cela éviterait selon eux certaines crises.

UNICEF Belgique reconnaît qu'un important travail de réforme des soins de santé mentale a été fait depuis dix ans. Néanmoins, le coup de projecteur sur la problématique provoqué par la crise sanitaire devrait être l'occasion de rediscuter des moyens accordés à ce secteur et d'écouter les points de vue de tous les acteurs, afin d'améliorer les prises en charge. ■

Eva KAVIAN, *L'engrèvement*, Lille, La Contre Allée, 2022. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

« *Rapport des enfants et des jeunes concernés par la santé mentale en Belgique* », Rapport « What Do You Think ? », UNICEF Belgique, 2022. Téléchargement gratuit en ligne sur le site Unicef – dispo en anglais uniquement.

Au-delà
du corps



ANAPHYLAXIES TOUJOURS PLUS

Il y a en a de plus en plus, des allergies. Elles n'ont même jamais été aussi nombreuses et diversifiées. Ce médecin allergologue les a repérées. Elle analyse notamment tous les « *drôles de phénomènes* » qui se manifestent récemment par rapport à ce que l'on mange, touche ou respire.

Elle se penche aussi sur ce qui est de nature intestinale, ainsi que sur les allergies liées à la covid et à la sexualité, et conseille utilement sur les manières de s'en débarrasser. Le livre se termine par une approche des « *curiosités allergologiques* » et une partie pratique. (F.A.)

Catherine QUEQUET, *Les nouvelles allergies*, Monaco, Éditions du Rocher, 2022. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.

Laurent Capelluto

Michel PAQUOT

« **LA LIBERTÉ,**
C'EST APPRENDRE
À MAÎTRISER LES CONTRAINTES »

Laurent Capelluto est une figure importante du théâtre belge depuis les années 90. Tout en interprétant régulièrement des seconds rôles au cinéma et à la télévision. De retour du festival d'Avignon, il met en scène à Bruxelles une pièce traitant du conflit israélo-palestinien, *Les passagers*.

Le Théâtre du Chêne Noir est une scène permanente située au cœur d'Avignon. Et non l'un des multiples garages, hangars ou arrières-salles transformés en espaces théâtraux le temps du festival pour accueillir, dans sa sélection *off*, plus de mille cinq cents troupes durant les trois semaines de juillet. C'est là que Laurent Capelluto, troquant ses habits de comédien pour ceux de metteur en scène, a créé *Les Passagers* de Frédéric Krivine qu'il monte en septembre au Théâtre le Public, à Bruxelles. « Être dans le *off* à Avignon, c'est assez particulier, reconnaît celui qui y travaille pour la première fois. On jouait tous les jours à 19h30. On avait vingt minutes pour monter le décor, et dès qu'on avait fini, on le démontait pour laisser la place à la compagnie suivante. Il y a là un côté usine. Mais les programmeurs viennent. Les inconvénients sont donc liés aux avantages. Je suis très content de l'avoir fait, mais ce n'est pas un lieu où il est facile d'apprécier un spectacle, je préfère les choses plus confidentielles. »

Les Passagers met face à face, à Jérusalem de nos jours, un policier israélien et une Palestinienne suite à un attentat meurtrier dans un bus. « Ce très bon texte fait ressortir l'humanité des personnages qui n'ont a priori aucune raison de s'entendre, de se comprendre. Progressivement, ils ne deviennent plus les représentants de leur camp. À travers eux, l'auteur Frédéric Krivine développe un propos fin et intelligent sur cette réalité complexe. »

FRUIT D'UN ACCIDENT

« Si une voiture n'était pas passée au moment où mon père traversait, peut-être ne serais-je jamais venu à Bruxelles ni devenu comédien. » Le parcours de ce fils de parents italiens, né à Kinshasa en 1971, est en effet le fruit d'un accident. Renversé par une voiture, son père, qui avait fait ses études à l'ULB avant de partir travailler dans l'ancien Congo belge, où il était né, est opéré par des médecins belges qui l'envoient à Bruxelles pour des opérations plus poussées. Il décide de s'y installer définitivement avec sa famille. Adolescent, Laurent va régulièrement au théâtre pour lequel il voue une véritable fascination. « Assister à une pièce me transportait, j'avais le sentiment que c'était ma maison. Il y avait aussi quelque chose d'un peu narcissique dans cette attirance : aux saluts, j'avais envie de bondir dans la salle et de saluer aussi. J'étais très touché par l'émotion qu'apportait le spectacle vivant. J'ai toujours été frappé de voir qu'il est possible de raconter des histoires de manière différente pour des publics divers. »

IMPENSABLE

Si le jeune passionné veut résolument investir cette "maison", encore lui faut-il assumer ce choix et convaincre ses parents de sa pertinence. « Devenir acteur est un rêve que je n'osais absolument pas exprimer. J'avais du mal à franchir le pas. Autant il était valorisé comme hobby, comme passion, par contre, comme métier, dans le milieu qui était le mien où étaient favorisées les grandes études, c'était impensable. J'ai mis du temps à avoir le courage de me dire à moi-même et à ceux qui m'entouraient que c'est ce que je voulais faire. » Au conservatoire de Bruxelles, il est dans la classe de l'acteur et metteur en scène Pierre Laroche. Une rencontre fondamentale qui le confirme dans ses choix. « Il donnait à chacun de ses élèves un sentiment de légitimité. Il disait qu'il ne fallait pas juste dire le texte, mais rompre le silence. Il m'a appris ce qu'est le théâtre. »

PERSONNAGES-OUTILS

La seconde personne qui va jouer un rôle primordial dans son parcours est la metteuse en scène Dominique Serron. Elle lui apprend, d'une part, et cela peut sembler paradoxal, que les personnages n'existent pas. Ce sont des outils utilisés par l'auteur pour raconter une histoire, pour livrer un propos sur le monde. « Quand on travaille une scène, on ne doit pas se demander ce que ferait ou pas le personnage, chercher une quelconque identification psychologique, mais s'interroger sur ce que veut raconter l'auteur à travers lui. » Elle lui fait aussi prendre conscience de la dimension extraordinaire d'un projet théâtral. Chaque comédien possède en effet sa propre vision de l'histoire, et ce sont ces multiples subjectivités qu'il faut mettre en commun. « Si tout le monde avait l'occasion de faire cela, le monde tournerait mieux, pense-t-il. En tant que metteur en scène, je me considère comme l'animateur à la fois de ces visions individuelles et des talents de tous ceux qui participent à la réalisation d'un spectacle. »

Au fil des ans, Laurent Capelluto a interprété de nombreux personnages classiques, tels Rodrigue/le Cid de Corneille, Alceste/le Misanthrope de Molière ou Dorante dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux. « Ces classiques sont intemporels car ils ne cessent de raconter des choses sur notre monde. Ces textes sont aussi plus contraignants. Et plus on a de contraintes, plus on est libres. La liberté, ce n'est pas l'absence de contraintes, c'est parvenir à les maîtriser. Avec ces personnages, une fois qu'on a saisi leur matière dans leur complexité, on laisse faire et on invente. C'est le seul endroit où l'on se sent vraiment créatif. »

NOMMÉ POUR UN CÉSAR

Au cinéma, l'acteur est apparu dans une quarantaine de films – majoritairement d'auteurs – depuis *Le Tango des Rashevski* de Sam Garbarski en 2003, où il a une courte scène avec Hyppolite Girardot. Lorsque, quelques années plus tard, le réalisateur français Arnaud Desplechin prépare *Un Conte de Noël*, il s'en souvient et fait appel à lui. Ce rôle lui vaut d'aller au Festival de Cannes en 2008 et d'être nommé pour le César du meilleur espoir masculin. Dans les années suivantes, il recevra à deux reprises le Magritte du second rôle. Il fait aussi partie de la distribution de la série de science-fiction belge *Into de Night* (Netflix). Et tient l'un des rôles principaux de *Zone blanche* (France 2, RTBF, Netflix), ce qui lui permet de développer « une partition » dans sa continuité. À Paris, il a joué dans les deux célèbres comédies d'Agnès Jaoui et de Jean-Pierre Bacri *Cuisine et dépendance* et *Un air de famille*.

« Un acteur est un canal qui transmet la parole de l'auteur. Chaque fois que j'ai eu l'impression de faire du beau travail, c'est quand j'avais réussi à transmettre la passion que le texte m'avait procurée. Au théâtre, il est épatant de voir que tant de gens se sont déplacés et se rassemblent pour écouter une histoire qui se raconte dans l'instant. Quand on a repris après la covid, je ressentais l'émotion des gens de se retrouver dans une salle. La fermeture des théâtres a provoqué un manque, un certain isolement social, comme s'il y avait quelque chose qui ne se partageait plus et que rien ne pouvait venir compenser. En ce sens, le théâtre a un rôle citoyen. » ■

Les Passagers, avec Axelle Maricq et Benoît Verhaert, Le Public, rue Braemt 64-70, 1210 Bruxelles, du 09/09 au 22/10 ☎02.724.24.44 theatrepublic.be

“Vivre” dans un monde parallèle

BIENVENUE DANS LE MÉTAVERS !

Michel PAQUOT

Dans un futur relativement proche, un riche entrepreneur crée un monde parallèle mêlant réalités virtuelle et augmentée afin de contrôler les esprits. Il nomme ce nouvel univers *metaverse* (en français métavers). C'est également équipé d'un casque de réalité virtuelle, que l'on pénètre dans l'Oasis, un espace virtuel mondial devenu un exutoire pour l'humanité en ce temps de crise énergétique, climatique, économique, humanitaire, guerrière... Ces deux dystopies sont respectivement développées par Neal Stephenson dans *Le Samouraï virtuel* (1992) et par Ernest Cline dans *Ready Player One* (2011), adapté au cinéma par Steven Spielberg en 2018. Or ce qui relevait de la science-fiction à l'époque n'en sera bientôt plus : prochainement, chacun pourra en effet, coiffé d'un casque de réalité virtuelle sans fil, après avoir installé différents jeux et applications et choisi son avatar, évoluer dans l'un de ces espaces parallèles collectifs et partagés.

FEU FACEBOOK

En annonçant, en octobre dernier, le changement du nom de son groupe en Meta, Mark Zuckerberg, le patron de facebook, a posé les bases d'un uni-

vers numérique pour lequel il reprend le terme de *metaverse*, contraction de *meta* et de *universe*. « *Ce que j'espère, a-t-il déclaré, c'est que si nous faisons ce qu'il faut, d'ici à peu près cinq ans, nous serons considérés par les gens plus comme une entreprise "metaverselle" que comme un réseau social. Une construction de réalité virtuelle destinée à supplanter internet, à fusionner la vie virtuelle avec la vie réelle et à créer de nouveaux terrains de jeu sans fin pour tout le monde.* » Pour travailler à l'élaboration de son projet, il a annoncé la création de dix mille emplois dans l'Union européenne.

Le métavers disposera de son propre système économique et réunira toutes les activités du monde réel : acheter, se cultiver, créer, apprendre, collaborer, travailler, faire du tourisme, se soigner, voter... On pourra danser en boîte de nuit avec ses amis, gravir le sommet de l'Everest ou participer à une réunion entre collègues dans un bureau numériquement reconstitué à l'identique. Et le métavers est persistant. Contrairement aux jeux, il ne s'arrête jamais, même quand on le quitte. Dès lors, puisqu'il évolue en permanence, lorsqu'on s'y reconnecte, on le retrouve modifié.

ACHATS ET CONCERTS

Dans cet univers en trois dimensions, les utilisateurs pourront faire virtuellement les boutiques en achetant des (vrais) vêtements avec du véritable argent pour habiller leur avatar ou les récupérer dans le monde réel. Cette monnaie pourra également être utilisée pour assister à un concert (virtuel) donné par un artiste (réel). Fabio Lavallo, fondateur de l'agence belge de marketing digital Pixel Passion, vient par exemple de déboursé quinze mille euros pour acheter son premier terrain. Dans *La Libre Belgique*, la journaliste Jessica Flament imagine que, « *sur le même principe des cours en distanciel, les cours dans le métavers permettraient aux étudiants d'interagir entre eux et de suivre des conférences données dans n'importe quelle université du monde.* » « *Au lieu de prendre l'avion pour se rendre dans le laboratoire d'un pays étranger, ils pourraient y avoir directement accès dans le métavers. Ce nouveau monde rendrait plus accessible des dispositifs éducatifs de qualité présents dans le monde entier.* »

Plutôt que d'être le substitut de la réalité physique, le métavers pourrait-il devenir son prolongement, accélérant les interactions sociales, au même titre que les réseaux sociaux ont pu créer de réelles amitiés même avec des personnes jamais rencontrées ? « *Pour l'individu, il va créer une extension de soi dans le virtuel, remarque l'anthropologue Fanny Parise. Toute la question sera alors de trouver une harmonie entre nos différentes identités.* » Elle s'interroge : « *Est-ce que ce sera une forme de transhumanisme qui augmentera nos capacités ? Est-ce qu'il amènera une réflexion sur une nouvelle manière de vivre, peut-être plus compatible avec des contraintes environnementales ? Ou alors est-ce que ce sera une duplication de la réalité ?* »

Médias
&
Immédi@ts

LE MEILLEUR DOC BELGE

Les enfants de la collaboration, Ma rue couche-toi là, L'école de l'impossible, Sale Pute... sont quelques-uns des documentaires "belgo-belges" auxquels la RTBF a contribué et qu'elle a diffusés. Mais lequel est le plus apprécié ? Pour le savoir, la RTBF propose de choisir parmi une liste de dix coproductions accessibles sur audio.

Concours *La Belgitude des docs* → 17/09.
Vote en ligne : www.rtb.be/article/la-belgitude-des-docs-votez-pour-votre-documentaire-belge-prefere-et-tentez-de-remporter-des-places-de-cine-11048778. Il y a des places de cinéma à gagner.

CE CÉLIBAT QUI PIÈGE

Selon certaines estimations, 50% des prêtres auraient une compagne ou un compagnon. Officiellement l'Église catholique ne change pas de ligne. Mais elle accueille des prêtres mariés issus d'autres Églises... Les auteurs du documentaire sur les religieuses abusées diffusé en 2019 abordent ici leur sujet sur base de témoignages diversifiés et marquants, en analysant les contradictions du Vatican et évoquant de nouvelles pistes, sans Rome.

Célibat des prêtres, le calvaire de l'Église (Éric Colomber, Rémi Benichou), Arte 13/09 (20h55). arte.tv 06/09 → 13/11.



FACE A SON AVATAR.
Mark Zuckerberg pose les bases d'un nouvel univers numérique.

QUESTIONS ÉTHIQUES

L'émergence de ces univers virtuels s'accompagne toutefois de nombreuses questions éthiques et... pratiques. Quelle forme devront revêtir les avatars ? Humaine ? Animale ? Purement imaginaire ? Des personnes pourraient se disputer, se battre, attenter à l'intégrité numérique d'un autre avatar, voire le tuer. Serait-il jugé ? Et que deviendrait l'avatar mort ? Son propriétaire pourrait-il en recréer un nouveau ? *A contrario*, que deviendrait celui d'une personne décédée ? Disparaîtrait-il ou continuerait-il à coexister avec les vivants ? Et quid du hacking ? Un avatar pourrait-il être pris en otage et libéré contre une rançon ?

Dans une tribune au quotidien français *Libération*, le psychiatre Serge Tisseron, auteur de *L'Emprise insidieuse des machines parlantes* (Les Liens qui Libèrent), redoute que les métavers deviennent « un nouveau Far West où

régnera partout la loi du plus fort, du plus fortuné, du plus agressif ».

« Les grandes marques et les spécialistes du marketing qui en tiendront les rênes soumettront les usagers à la puissance manipulatrice de leurs algorithmes. Les inégalités propres à la vie réelle risquent d'y être non seulement transposées, mais même aggravées. » Selon lui, ces inégalités seront économiques, sociales, mais également humaines. « Le choix des avatars risque de renforcer les stéréotypes liés à la couleur de peau, à l'apparence sexuelle, au choix de certains marqueurs identitaires, d'une façon dont les créateurs de métavers se déclareront évidemment non responsables. » Même si, « les métavers peuvent être de formidables espaces pour la création de communautés virtuelles. Des algorithmes peuvent y favoriser le travail collaboratif et la construction des savoirs au service d'une démocratie citoyenne », concède-t-il, sans vraiment y croire. ■

Le métavers est un univers virtuel en tous points semblable au réel. Il sera bientôt accessible à tous, promet Mark Zuckerberg. Le patron de Facebook investit des milliards de dollars dans cette technologie qui soulève toutefois de nombreuses interrogations.

L'ANTIMONDE ET LE RÉEL

Compositeur raté, Julien découvre l'Antimonde, et finit par y devenir un héros tout puissant. Trop puissant peut-être...

Jeune écrivain de 24 ans, Nathan Devers imagine dans ce livre ce que sera, dans peu de temps, la seconde vie de ses contemporains. Pour comprendre le métavers, ce roman est une porte d'entrée idéale, car il révèle l'Antimonde tant du côté des "joueurs" que des concepteurs. Il fait comprendre que les métavers ne permettront sans doute pas de s'offrir virtuellement l'existence dont on rêvait dans la "vraie vie". Et qu'on n'y est en définitive pas aussi libre qu'on l'imagine. Il confirme aussi que ces mondes virtuels, comme ceux qui les conçoivent, ne sont pas innocents. On sort de ce récit à message rédigé comme une fable contemporaine plein d'interrogations, de doutes et de craintes face à l'arrivée d'un monde irréel qui ne sera pas meilleur que le vrai. (F.A.)

Nathan DEVERS, *Les liens artificiels*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.



VICES CAPITAUX

Les péchés capitaux sont à la mode (voir aussi dans ce n° pp. 34-35). Les radios publiques francophones y consacrent une série de neuf émissions de 53 minutes, à écouter sous forme de podcasts. Conçue par Ici Radio Canada, mais avec des intervenants de toute la francophonie occidentale, la série inscrit ces péchés dans le contexte catholique du Québec,

où l'Église prédominait jusqu'aux années soixante. Très intéressants, les épisodes actualisent notion de péché, décortiquent les sept plus importants, et se demande en final lesquels seraient aujourd'hui à ajouter à la liste.

Vices et vertus des 7 péchés capitaux, réalisée par Francis Legault et présentée par Anne Dorval, à écouter sur www.rtf.be/auvio/emissions/detail-vices-et-vertus-des-7-peches-capitaux?id=23233, www.rts.ch ou www.podcasts.apple.com.

PROTESTANT DES ALPAGES

Le Queyras est un coin des Alpes entre l'Italie et la France. Il a été le refuge des Vaudois, jugés hérétiques, qui deviendront protestants. Lorsque ceux-ci seront persécutés, beaucoup fuiront ici pour aller en Italie. Un sujet méconnu raconté en 14 minutes. *L'histoire protestante du Queyras* → 21/04/2024 www.arte.tv/fr/videos/108865-003-A/l-histoire-protestante-du-queyras

Tori et Lokita, le nouveau film des Dardenne

LES PAPIERS OU LA VIE

Jean BAUWIN

Une fois encore, les deux frères liégeois ont ému la Croisette et sont revenus de Cannes avec une récompense spécialement créée pour eux : le Prix spécial du 75^e festival. Leur film, *Tori et Lokita*, est un véritable coup de gueule contre le sort réservé aux MENA, les mineurs étrangers non accompagnés. Lokita approche de ses dix-huit ans. Si elle a déjà un corps de femme, elle a encore le sourire d'une enfant. Sa douceur, son innocence et sa générosité en font une proie de choix pour les réseaux criminels. Dans quelques mois, elle ne pourra plus bénéficier de la protection réservée aux mineurs et, si elle n'obtient pas de papiers, elle sera renvoyée dans son pays. Elle vient du Cameroun et n'a qu'un espoir : envoyer assez d'argent à sa maman pour que ses frères puissent aller à l'école.

DES PROIES FACILES

Lors de la traversée, sur le bateau, elle a rencontré Tori, un jeune garçon de onze ans qui a fui le Bénin parce qu'on le considérait comme un enfant sorcier. Dans son pays, lorsqu'un enfant est mal né, parce qu'il est venu trop tôt ou qu'il est mal formé, il est vu comme un porte-malheur pour sa famille et sa communauté. Tori a donc pu obtenir facilement des papiers qui lui accordent le

droit de rester en Belgique. Ce n'est pas le cas de Lokita qui a du mal à répondre aux questions sur sa véritable identité à l'Office des étrangers.

Les deux enfants ont créé de réels liens d'entraide et de solidarité. Ils se présentent comme frère et sœur, résident dans le même centre d'accueil et dorment souvent dans le même lit, dans les bras l'un de l'autre. Lokita veille sur son frère de cœur et, pour l'aider à s'endormir, elle lui murmure une berceuse de son pays. Tori est un garçon énergique, débrouillard et parfois rusé. Il leur arrive de chanter ensemble dans un restaurant pour quelques euros. Ils aiment interpréter *Alla fieria dell'est*, une chanson traditionnelle italienne qu'Angelo Branduardi a rendue célèbre dans le monde entier. Cet air a été suggéré aux réalisateurs par le musicien qu'ils avaient engagé. C'est, à l'origine, une chanson d'exil. Tout un symbole pour ces deux jeunes qui ne peuvent compter que sur eux pour grandir dans ce monde qui ne veut pas d'eux. Sans papiers, pas de droit, pas de reconnaissance et pas de place dans la société.

QUI S'EN ÉMEUT ?

Le cuistot du restaurant où ils chantent les a recrutés pour revendre sa drogue. Grâce à leur jeunesse, ils passent inaperçus. Lokita veille à ce que Tori ne

rate pas l'école, mais, après les cours, ils dealent jusqu'à 22h, l'heure où ils doivent être rentrés au centre d'accueil. Contre cinquante euros de plus, Lokita doit « faire des choses » au cuistot qui la font se sentir sale. Mais Tori la rassure : « *Il t'a forcée, c'est lui qui est sale.* » Ce qu'elle parvient à économiser, elle l'envoie

Ce sont des innocents qui tombent dans un monde de brutes."

à sa maman, mais elle est aussi à la merci des passeurs qui continuent de la racketter en lui réclamant sans cesse de l'argent et en lui imposant des fouilles intimes humiliantes. Lorsque l'ultime chance d'obtenir des papiers s'éloigne pour elle, elle n'a plus d'autre solution que d'entrer en clandestinité et l'étai se resserre autour d'elle.

Quand ils se sont intéressés au sort des MENA, les frères Dardenne ont découvert la solitude de ces jeunes exilés. Leurs informateurs de la police leur ont expliqué comment fonctionnent ces réseaux de grand banditisme, où la violence est de plus en plus présente et où le recours aux armes à feu n'est plus rare. Ces jeunes mineurs n'ont rien ni personne pour veiller sur eux. Beaucoup d'entre eux disparaissent, parce qu'ils parviennent à traverser la Manche ou parce qu'ils plongent dans la clandestinité à l'approche de leur majorité. Ce sont des innocents qui tombent dans un monde de brutes, complètement dépassés par ce qui leur arrive. Mais personne ne s'inquiète de leur sort.

Les réalisateurs liégeois sont convaincus que si la loi changeait, si tous les jeunes qui ont entamé un cursus scolaire

Toiles
&
Planches

LE SORT DES FERMIERS

Dix ans après son premier spectacle, Charles Culot, comédien et fils d'agriculteur, revient sur le sort des fermiers assujettis aux lois du marché et à la politique agricole commune. Comment nourrir encore l'humanité en étant respectueux du travail de chacun, des terres agricoles et de la santé des consommateurs ? Pièce documentaire basée sur des témoignages projetés sur écran ou rejoués sur scène révélant une situation méconnue.

Nourrir l'humanité, c'est un métier. Acte 2, 09/09 Corroy-le-Grand, 11 Chièvres, 13 Visé, 15-25 Bruxelles, 23 Matagne-la-Grande. adoc-compagnie.be/

UNIVERS KAFKAÏEN

Les pérégrinations de Josef K. dans les arcanes de la bureaucratie et de la justice marquent l'humanité depuis que Franz Kafka en a écrit l'histoire dans *Le Procès*. Il fait ici l'objet d'une relecture par Hélène Theunissen, sur base des dix cahiers écrits par l'auteur. Son interprétation pose un regard neuf sur le dédale cauchemardesque parcouru par K., où elle place le spectateur face à ses contradictions tout en accordant aux femmes qui interviennent dans l'oeuvre une place nouvelle.

Le Procès 20/09-07/10, théâtre des Martyrs, place des Martyrs 22, 1000 Bruxelles. theatre-martyrs.be



Luc et Jean-Pierre Dardenne livrent un film saisissant sur le sort réservé aux mineurs étrangers en Belgique. Tori et Lokita, deux ados venus d'Afrique, construisent leur fraternité dans l'adversité. Mais suffira-t-elle à les sauver ?

PROIES FACILES.
Des jeunes abandonnés de tous soumis à la débrouille.

ou d'apprentissage d'un travail avaient l'assurance de rester dans le pays après leurs dix-huit ans, la situation serait très différente. Ils ont d'ailleurs dédié leur prix cannois à Stéphane Ravacley, ce boulanger de Besançon qui avait fait une grève de la faim en 2021 pour soutenir son apprenti menacé d'expulsion du territoire français. Lorsqu'ils l'ont eu au téléphone après la remise du prix, ils ont appris que le jeune Guinéen est devenu boulanger à son tour et qu'il va se marier.

NATUREL CONFONDANT

Fidèles à leur style, les frères ont le don pour trouver des acteurs non professionnels et leur donner du talent. Pablo Schils est une boule de nerfs qu'il a fallu apprivoiser et Joely Mbundu souhaiterait continuer une carrière d'actrice.

Au cours des cinq semaines qui ont précédé le tournage, les enfants ont appris à ne plus craindre la caméra ni d'avoir l'air bête. Finalement, ils sont d'un naturel confondant et le film y gagne en intensité.

Ce souci des plus faibles, des exclus, Luc et Jean-Pierre Dardenne en voient la source dans leur enfance et dans leur éducation. Leur père était très engagé dans l'Action catholique, et en particulier dans la société de Saint-Vincent-de-Paul. Leur maison familiale était toujours ouverte, ils ont donc baigné dans un esprit où solidarité et entraide n'étaient pas de vains mots. La lutte contre le racisme est une valeur commune héritée des Lumières et du christianisme, et ils s'étonnent de voir aujourd'hui combien ces valeurs sont malmenées en Europe.

Luc, le plus philosophe du duo, rappelle l'urgence de penser. Pour vivre ensemble, il faut être universaliste. On ne peut plus, comme cela était le cas lors de la colonisation, penser que certains êtres humains sont inférieurs à d'autres, que certains sont nés pour être les maîtres et d'autres pour devenir leurs esclaves. Pour tous les deux, la lecture de romans est ainsi essentielle, elle permet de rencontrer des expériences, des aventures humaines qu'on n'aurait jamais pu imaginer et elle force à réfléchir. Ils rappellent aussi l'importance de l'école, qui est souvent la première à proposer aux enfants ce genre d'expériences esthétiques, morales et humaines. Et à cet égard, leur cinéma est un fameux allié. ■

Tori et Lokita, film de Luc et Jean-Pierre Dardenne. En salle dès le 7/9.



DANSER POUR LE FUTUR

Pour sa deuxième participation au Festival d'Avignon, Jan Martens a envoûté le public du Palais des papes avec *Futur proche* qui explore des questions d'actualité brûlante, comme le défi climatique. Quinze danseuses et danseurs de l'Opera Ballet Vlaanderen et deux adolescents livrent une prestation impressionnante, accom-

pagnés d'une claveciniste qui joue en direct. Les chorégraphies presque mathématiques sont le sceau du chorégraphe, réglées comme du papier à musique. Des moments d'envol gracieux alternent avec de longues périodes d'immobilisme qui mettent le spectateur face à sa propre impuissance. Le rituel baptismal qui clôt le spectacle est de pure beauté.

Futur proche, 23/09-10/10, Singel, Desguinlei 25, Anvers ☎ 03.248.28.28 desingel.be/fr

RE-VIVRE

Comment retrouver sa vie alors qu'elle a failli finir dans les attentats parisiens du 13 novembre 2015 ? Mia (Virginie Efira) essaie de recoller les morceaux de sa mémoire lorsqu'elle rencontre un autre rescapé (Benoît Magimel) qui, lui, n'a rien oublié... Un drame d'actualité.

Revoir Paris, de Alice Winocour (auteure de *Mustang* et de *Proxima*). En salles le 14/09.

En deçà du bien et du mal

DES PÉCHÉS PLUS SI CAPITAUX QUE ÇA ?

Frédéric ANTOINE

« **L**es sept... quoi ? Je ne vois pas ce que tu veux dire. » Qui, parmi les moins de soixante-cinq ans, connaît les “sept péchés capitaux” et sait ce que ces mots signifient ? Quant aux plus âgés, ils ont bien un jour plus ou moins su ce qu'ils représentaient. Mais de là à en citer sept... Ils n'en connaissent souvent qu'un : la luxure. Hormis dans les milieux “catholiques-jusqu'au-bout-des-ongles”, les prescrits du catéchisme, les catégories des péchés, leur confession obligatoire... tout cela a été remis au grenier. Et ne rappelle plus que des mots entendus de la bouche d'arrière-grands-parents, ou de religieux parfois pas si vieux que cela...

MONSTRUEUX

Dans le catholicisme, le nombre de “péchés capitaux” et leurs noms ont été fixés au quatrième concile de Latran (1215), qui classera dans cette catégorie l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, la paresse, la gourmandise et la luxure. Toutefois, huit “mauvaises pensées” avaient déjà été pointées dès le IV^e siècle par Evagrius Ponticus, un des “Pères du désert”, ces moines-théologiens qui vivaient en Égypte. Cette nomenclature, ramenée en 590 à sept péchés par Grégoire I^{er}, servira de base à l'inventaire dressé au concile de Latran, puis officialisé par Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique*.

Alors qu'il ne faut pas confondre “péché capital” et “péché mortel”, la peur de ces manifestations du mal a longtemps poussé à les associer à des monstres, diables ou divers personnages de fiction. Et à les représenter liés à des situations horribles et infernales. Ces sept péchés marqueront pendant des siècles un imaginaire catholique dominé par les idées de faute, de punition et de rédemption. La notion de “péchés capitaux” figure d'ailleurs dans tous les catéchismes, y compris dans la version 1998 due à Jean-Paul II.

Mais, aujourd'hui, qui s'en soucie encore vraiment ? Même si, sur le fond, “le mal” qu'ils représentent n'a bien sûr pas disparu. Alors, pourquoi ne pas mettre en interrelation les représentations anciennes de ces fameux péchés et leur présence dans l'imaginaire actuel ?

DEUX REPRÉSENTATIONS

Telle est l'intention de cette exposition, qui invite à confronter deux types d'illustration des péchés capitaux : celui de Pierre Bruegel l'ancien, qui vivait à Bruxelles au XVI^e siècle, et celui de *street arteuse* et illustratrice française Amandine Urruty, née en 1982. Le premier a réalisé plusieurs séries de gravures destinées à illustrer le catéchisme catholique, et notamment les vices et les vertus. Dans ce cadre, dans la ligne des œuvres et de l'imagerie du peintre

Jérôme Bosch, il a représenté en sept dessins ce que lui inspiraient les péchés capitaux. En y caricaturant avec humour les comportements du peuple de son temps, à qui les gravures s'adressaient. Sur base des dessins de Bruegel et du style de Bosch, Amandine Urruty a, elle, réalisé sept dessins sur le même thème. Elle y a actualisé les représentations des péchés en pêchant dans la culture de masse, les séries, les mangas et les vidéos, ainsi que dans les infos et les faits divers.

CONFRONTATION PASSIONNANTE

L'exposition ne possède bien sûr pas les originaux de ces œuvres, mais des reproductions de grande taille. En huit chapitres, elle aborde un à un les péchés, en illustre la présence dans des œuvres qui ont marqué le temps, ainsi que dans des objets du quotidien et des maximes populaires. Puis elle met dos à dos les dessins de Bruegel et de Urruty, en veillant à en commenter les éléments les plus significatifs. Ensuite, au visiteur d'agir. De ce parallèle surgit une confrontation passionnante, qui démontre que les formes de mauvais comportements n'ont pas quitté ce monde. Elles présentent certains aspects éternels. Mais se sont aussi transformées au fil du temps. Restent-elles pour autant des “péchés” liés à une religion ? Ou le bien et le mal ne font-ils pas partie des fondements de l'identité humaine ? À chacun de méditer.

Visiter l'exposition en solitaire demande non seulement de prendre le temps de décortiquer les dessins de Bruegel et Urruty, mais aussi de lire de nombreux textes et panneaux. Pour une expérience plus dynamique, on peut se glisser dans une visite guidée. Une découverte individuelle permet par contre

Portées
&
Accroches

MACHIAVEL PAS MORT !

Groupe belge mythique de la fin des années 1970 avec son incontournable *Rope Dancer*, Machiavel n'a jamais cessé de se produire en concerts. Son treizième album sort ce mois-ci avec *Magical Mess* comme titre phare. L'occasion de retrouver le groupe sur scène avec Kevin Cools, qui a été pertinemment choisi pour remplacer Mario Gucci, le chanteur du groupe, décédé en 2018.

16/09 : Zik Zak (Ittre). 18/09 : Fêtes de Wallonie à Namur. 22/10 : Linkebeek. 17/11 : Théâtre royal de Mons. 25/11 : Spirit (Verviers).

MUSTII, L'ARTISTE COMPLET

Thomas Mustin a participé à plusieurs films belges, et a reçu le Magritte de meilleur espoir en 2019. Mais Mustii est aussi auteur, compositeur, chanteur et metteur en scène. Son nouvel album, *It's Happening Now*, est sorti en janvier 2022 avec les titres *Alien* et *Give Me A Hand*. Après divers showcases à l'étranger, il “tourne” pendant tout cet automne aux quatre coins de la Wallonie.

02/09 : Feel Good (Aywaille). 24/09 : Delta (Namur). 15/10 : ferme du Biéreau (Louvain-la-Neuve). 28/10 : Centre culturel de Soignies. 24/11 : Acte 3 (Braine-l'Alleud).



© www.expo7peches.be

Avec son thème traditionnellement "catholique", cette exposition verviétoise dédiée aux sept péchés capitaux pourrait donner l'envie de ne pas aller la voir. Au contraire, celles et ceux que les questions de sens interpellent devraient s'y rendre. Car on y aborde le sujet d'une bien originale manière.

SUIVRE LA FLÈCHE ?

On est bien surpris lorsque, aux quatre coins d'une ville de Verviers pas encore remise des inondations de l'an dernier, on aperçoit des panneaux de signalisation indiquant la direction : *Les 7 péchés*. Il faut les suivre jusqu'aux abords de la Vesdre pour découvrir que cet intitulé mystérieux n'est pas celui d'un café, d'un cabaret-spectacle ou d'un sex-shop, mais... d'un musée. « Le découvrir » à condition d'arriver à destination, car les derniers mètres de ce jeu de piste s'avèrent subitement vierges de toute indication. Et comme on ne sait pas ce que l'on cherche, on tourne alors un peu en rond. D'autant que, sur le lieu où l'on aboutit, rien ne mentionne que se trouve un musée. Et, quand bien même le saurait-on, comment imaginer que *les 7 péchés* se cachent dans le Centre touristique de la laine et de la mode, lieu qui n'a, *a priori*, rien à voir avec la religion et le péché ? Même si le thème est bien fléché, il faut donc un peu le vouloir pour pénétrer dans la cour anonyme de cette ancienne manufacture lainière, où une permanence de l'ONE est mieux indiquée que l'entrée des expositions. Mais une fois celle-ci trouvée, les choses s'éclairent fort heureusement...

ACTUALISATION.

Les formes de mauvais comportements n'ont pas quitté ce monde.

de mieux s'approprier le côté interactif de l'exposition, qui ne recourt pas à l'informatique. Ce qui sera surtout apprécié des plus jeunes... à condition qu'ils fassent le pas et acceptent d'entrer dans cet univers peccamineux où ils ne se retrouvent peut-être pas volontiers. Pour les y amener, de nombreuses visites sont organisées dans le cadre scolaire. Les élèves peuvent alors se déguiser et porter la toge pour partir chasser les monstres. À l'exception peut-être de la luxure, à laquelle on n'a accès que derrière une porte à la serrure codée...

Alors que la vérité est devenue toute relative, et que chacun estime pouvoir s'approprier "le bien" et "le mal" à sa guise, cette exposition amène utilement à ouvrir le regard et à réfléchir. Bien au-delà de l'aspect suranné que peuvent inspirer les "péchés capitaux". ■

Les 7 péchés → 31/12, Centre Touristique Laine & Mode (CTLM), rue de la Chapelle 30, 4800 Verviers. Ma-Di 10-17h. Visites guidées de 14h à 15h15 les me 21/09, 19/10 et 23/11 et de 10h à 11h15 les di 9/10 et 27/11. Inscription requise. www.expo7peches.be www.aqualaine.be

JOURNÉES DU PATRIMOINE EN WALLONIE

10 et 11 septembre 2022



UN PATRIMOINE PLUS OUVERT

Les Journées du patrimoine en Wallonie changent de formule. Si un thème est toujours proposé ces 10-11/09 (l'innovation), il n'est plus obligatoire d'y correspondre pour ouvrir ses portes au public. Tout le patrimoine (± 250 lieux) est désormais concerné. L'innovation sera décliné sous trois formes : à travers le temps ; au service de la connaissance de

la conservation et de la restauration du patrimoine ; sa découverte et sa mise en valeur. À Bruxelles, les journées (17-18/09) se nomment à l'anglaise *Heritage Days*, et se penchent sur les traces de la colonisation. Elles seront suivies de "Journées du patrimoine", ou "Matrimonydays" (23-25/09).

Wallonie, brochure de 196 pages et appli à télécharger journéesdupatrimoine.be. Spectacles au Grand-Hornu Ve 09 20h et Di 11, 15h. Bruxelles: heritagedays.urban.brussels/fr matrimonydays.be/fr

YÉZIDIQUES

Le yézidisme est une religion monothéiste provenant de l'ancienne Mésopotamie et du zoroastrisme. Elle a été combattue par Daech. Cette expo en apprend davantage sur les yézidis (à Bruxelles) à travers photos, documents témoignages et interviews.

Les yézidis et le Yézidisme → 25/09, Fondation Mmm, rue des ateliers 17, 1080 Molenbeek migratiemuseummigration.be

Petits à lire



CHOISIR DE VIVRE

Aujourd'hui, Gwenaël Bernard a 42 ans. Atteint de la maladie de Charcot, il se déplace dans un fauteuil électrique, adapté aux conséquences de cette affection évolutive incurable qui paralyse progressivement tous les muscles de son corps. Avec l'aide de Cynthia, son épouse, et d'un ordinateur qu'il commande du regard, il écrit un livre-témoignage d'une force de vie incroyable. Pourtant, en 2011, lorsque le verdict est tombé, les médecins lui donnaient, au plus, trois ans d'espérance de vie. Mais par la force de sa volonté, le soutien de ses proches et l'aide des nouvelles technologies, il a pu continuer à vivre à fond chaque moment, comme des instants volés à la mort. Dans les aéroports, il voyage, ligoté au diable, sanglé à cet appareil de transport qui lui permet d'accéder à l'intérieur de l'avion. Jamais Gwenaël n'a perdu son sens de l'humour et des responsabilités, ni ses projets. Par ce livre, ce père de famille veut prouver qu'en acceptant sa maladie, on peut continuer à vivre pleinement et heureux. (J.Ba.)

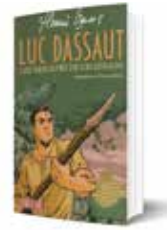
Gwenaël BERNARD, *Charcot ou la vie, il faut choisir. Ligoté au diable*, Paris, L'Harmattan, 2022. Prix : 19,50€. Via *L'appel* : - 5% = 18,53€.



MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE

Invités à un « buffet garni et des rafraîchissements » par Ota Benga, un pygmée d'Afrique centrale attraction majeure du "zoo humain" du Bronx, suicidé en 1916, des personnalités assassinées pour leurs idées ou leur destin sont amenés à raconter leur "véritable" histoire. La parole est ainsi donnée à Patrice Lumumba, Thomas Sankara, Martin Luther King, les frères Kennedy, mais aussi à Jaurès, Zola, Pasolini et Rosa Luxemburg, entre autres. Leurs récits donnent lieu à une épopée effroyable qui ouvre les vannes d'une source intarissable, cachée jusqu'aujourd'hui, permettant de revivre le passé et le présent de la colonisation. Ce puissant roman de quelque sept cents pages en présente des faces cachées. À l'heure des regrets et autres excuses des autorités publiques, cela permet d'entendre l'un des invités confier : « *Moi, je suis mort en 1905 et, en 2021, ma dépouille pose toujours problème. Voyez, même morts, nous incitons les hommes à la réflexion.* » (M.L.)

Jennifer RICHARD, *Notre royaume n'est pas de ce monde*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 25€. Via *L'appel* : - 5% = 23,75€.



L'UNIVERS DE VERNES RÉÉDITÉ

Trois fanas belges de BD, Christian Lallemand, Pierre Daisimont et le dessinateur André Taymans (*Caroline Baldwin*), ont créé en 2018 les Éditions du Tiroir afin de proposer – grâce notamment au crowdfunding – un nouvel espace d'édition. Ils viennent d'acquiescer les droits de l'œuvre d'Henri Vernes... à l'exception de Bob Morane, personnage mythique de cet auteur belge né en 1918 et décédé l'an dernier à cent deux ans. Son œuvre s'étend en effet au-delà du petit Bob puisqu'elle compte plus de deux cent trente romans d'aventure, d'espionnage et de science-fiction mettant en scène divers héros. Des livres souvent publiés chez Marabout et au Fleuve Noir et le plus souvent introuvables. En juin dernier, les compères ont réédité trois d'entre eux. Ils visent six par an.

Les collectionneurs ou les nostalgiques peuvent ainsi retrouver des histoires palpitantes mettant en scène trois héros différents. Dans *Les rescapés de l'Eldorado* (1957), illustré par Vincent Grimm, le journaliste Luc Dassault tente de survivre dans la jungle en compagnie de rescapés d'un crash aérien. *Rendez-vous au Pélican vert*, illustré par Michel Di nunzio, plonge le lecteur à New York en 1942 à la suite de l'agent secret britannique Singleton qui doit affronter de redoutables nazis. Ce roman-feuilleton a été publié à partir de 1950 dans la future *Dernière Heure*. Et enfin, dans *Palomita Paloma*, Don, héros d'une série érotico-policrière parue dans les années 80, est poursuivi par la mafia, alors qu'il est le petit-fils de l'un de ses chefs. Ce roman est illustré de manière parfois assez légère par André Taymans lui-même. (St.G.)

Henri VERNES, *Les rescapés de l'Eldorado*, illustré par Vincent Grimm, Braine-l'Alleud, Ed. du Tiroir, 2022. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

Henri VERNES, *Rendez-vous au Pélican vert*, illustré par Michel Di Nunzio, Braine-l'Alleud, Ed. du Tiroir, 2022. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

Henri VERNES, *Palomita Paloma*, illustré par André Taymans, Braine-l'Alleud, Ed. du Tiroir, 2022. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou téléphonez au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €
 €
 €
 Total de la commande + frais de port : €
 Nom :
 Prénom :
 Rue :
 N° :
 Code Postal : Localité :
 Tél. : E-mail :
 Date : Signature :

Petits à lire



MULTIPLÉS UNIVERS

Destinataire en 1983 d'un message venu de l'espace, Jean-Paul II fait retourner à la création du monde le père Ernetti, inventeur d'une machine à remonter le temps, qui implique dans sa recherche une amie archéologue et espionne israélienne, un physicien britannique et un chercheur nicaraguayen. Dans ce roman qui replonge dans les années de la Guerre froide et touche aux recherches sur la naissance de l'univers, on croise aussi le président Reagan en défenseur de la "civilisation chrétienne" et un révolutionnaire qui tue le pape polonais. Du moins dans un des univers où voyagent les personnages à travers de multiples rebondissements. (J.Bd.)

Roland PORTICHE, *Ernetti et le voyage interdit*, Éditions Albin Michel et Versilio, 2022. Prix : 22€. Via *L'appel* : - 5% = 20,90€.



POLLINISER AU MIEUX

Les relations entre fleurs et insectes ne sont pas aussi simples qu'on peut le croire. Polliniser une plante est le fruit d'une alchimie subtile, fonctionnant selon des codes précis. Sylvie La Spina, ingénieure agronome, a observé ces interrelations, et a compris quels mécanismes permettaient d'optimiser la pollinisation. Elle confie dans ce grand livre bien illustré les secrets qu'elle a réussi à percer dans son jardin et explique, fleur par fleur, quelle stratégie adopter pour inciter les abeilles, mais aussi la mouche, le bourdon ou le coléoptère, à butiner au mieux. Afin d'obtenir un jardin biodiversifié. (F.A.)

Sylvie LA SPINA, *Des fleurs et des pollinisateurs plein mon jardin*, Mens, Terre vivante, 2022. Prix : 15€. Via *L'appel* : - 5% = 14,25€.



LA FORÊT SALVATRICE

En 2017, dans *La vie secrète des arbres*, Peter Wohlleben, forestier allemand depuis plus de vingt ans, avait impressionné ses lecteurs, et connu un grand succès, en racontant combien les arbres avaient de choses à apprendre aux humains. Il démontre, dans ce nouveau livre, que les destins des forêts et de l'humanité sont intimement liés. Il invite à être attentif et patient dans les forêts plutôt que de les exploiter à l'envi, d'aider les arbres à participer à l'auto-guérison de la nature, préparant ainsi un avenir plus vert. « *Parce que les arbres eux-mêmes savent mieux comment reconstruire leur écosystème d'origine* », constate-t-il. (M.L.)

Peter WOHLLEBEN, *La promesse des arbres*, Paris, Les Arènes, 2022. Prix : 20,90€. Via *L'appel* : - 5% = 19,86€.



UN RIMBAUD NOIR

Né au Sénégal, l'auteur a reçu à 31 ans le prix Goncourt 2021 pour son quatrième roman qui raconte la recherche d'un écrivain de son pays qualifié de "Rimbaud noir" et accusé de plagiat à Paris dans les années trente. D'où une suite de récits de témoins qui s'enchâssent entre les époques et les continents, de la France au Sénégal, en passant par Amsterdam et l'Argentine. Il est question de la création, à partir de l'exil, des rapports entre Europe et Afrique, ainsi que de la Shoah, avec l'équation amitié/amour, littérature/politique. Ou encore : « *la question de l'écriture devant celle de la souffrance sociale*. » (J.Bd.)

Mohamed MBOUGAR SARR, *La plus secrète mémoire des hommes*, Paris, Philippe Rey, 2021. Prix : 22€. Via *L'appel* : - 5% = 20,90€.



DOUBLE QUÊTE AU SÉNÉGAL

Dans ce premier roman, une métisse élevée en France par sa mère blanche dans les années 70 se rend à plusieurs reprises au Sénégal, pays de la *teranga* (l'hospitalité). Elle tente de rencontrer son père qu'elle n'a pas connu, devenu un scientifique distingué. L'idée d'avoir un père l'a aidé à grandir, « *car nous sommes tous nés d'un père et d'une mère, grâce auxquels nous construisons ce qui nous tient lieu d'identité, mais qui sont destinés à n'être plus, un jour, dans notre esprit, qu'un conte lointain qu'on raconte encore à ses petits-enfants* ». Et l'auteure d'indiquer qu'« *une quête en cache toujours une autre* ». (J.Bd.)

Amina RICHARD, *Dans un royaume lointain*, Paris, Stock, 2022. Prix : 19,60€. Via *L'appel* : - 5% = 18,62€.



NI LUI NI L'AUTRE

La question du consentement est aujourd'hui devenue cruciale dans les rapports amoureux. L'histoire de Olivia Denaro n'en revêt que plus d'actualité, même si elle se déroule au fond de la Sicile, il y a soixante ans. Cette jeune fille de quinze ans y est soumise aux lois ancestrales qui régissaient alors les unions, obligée d'obéir aux choix matrimoniaux faits par ses parents ou forcée d'épouser celui qui la kidnappera et la violera. Car « *une fille c'est comme une carafe : qui la casse la ramasse* ». Mais Olivia, elle, veut faire valoir son droit de choisir... Ce nouveau roman de Viola Ardone confirme sa place dans le paysage littéraire italien. (F.A.)

Viola ARDONE, *Le choix*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 23€. Via *L'appel* : - 5% = 21,85€.

Notebook

Conférences

ATH. Dictateurs hier peut-être aujourd'hui ? Avec Philippe Liénard, le 20/09 à 14h30, Le Palace, rue de Brantignies 4.

☎068.68.19.99

✉mca@mcatch.be



BRUXELLES. Récupération des ressources de l'eau : vers une économie circulaire. Céline Vaneckhaute, le 19/09 à 17h, Palais des Académies, écuries royales, place

des Palais.

☎02.550.22.12

✉info@academieroyale.be

CHARLEROI. Économiste, un métier utile ? Avec Guiseppa Pagano, économiste, le 15/09 à 17h30, Palais des Beaux-Arts de Charleroi, place du Manège 1.

☎02.550.22.12

✉info@academieroyale.be

LIÈGE. Le nazisme fut-il moderne ? Avec Johann Chapoutot, essayiste, le 29/09 à 18h, Cité Miroir, place Xavier Neujean 22.

☎04.230.70.50

✉reservation@citemiroir.be

NAMUR. Parole donnée : confé-

En raison de la covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.

rence/recontre avec Priscilla Becari. Le 19/10 à 20h, Centre Culturel de Namur, anciens Abattoirs de Bomel, Trav. des Muses 18.

☎081.25.04.03



✉info@centrecultureldenamur.be

VERVIERS. De la ville fonctionnelle à la ville relationnelle. Avec Yves Winkin, professeur extraordinaire émérite à la Faculté des sciences sociales d'ULiège, le 12/09 à 20h, Centre cultu-

rel de Verviers, Espace Duesberg, bd de Gérardchamps 7C.

☎087.39.30.60 ☎087.32.53.94

WAREMME. Jacques Brel, aimer jusqu'à la déchirure. Avec Martine Cadière, le 13/09 à 14h, Centre culturel de Waremme, place de l'École Moyenne 9.

☎019.33.90.94

🌐www.passage9.be



Formations

BRUXELLES. Réunion d'info "abc" pour devenir visiteur/bénévole pastoral. Le 24/09 de 10h à 13h, Centre pastoral-vicariat de Bruxelles, rue de la Linière 14, 1060 Saint-Gilles.

✉sanitas@vicabru.be

BRUXELLES. Cycle 2022 : Leading together. Cycle de cinq conférences matinales en présentiel ou par Zoom,

les 04 et 26/10, 30/11 et 14/12, abbaye Notre-Dame de la Cambre, 1050 Ixelles.

✉info@leading-together.be

LIÈGE. L'amour aux temps des catastrophes. Changer de regard, mobiliser des ressources intérieures et avancer dans un monde qui bascule, le 28/09 à 19h, Centre du Beau-Mur, rue du Beau-Mur 48.

☎04.349.01.44

✉info@beaumur.org

NAMUR. Atelier poésie et slam. Avec Nora Gosse, animatrice d'ateliers d'écriture, musicienne et chanteuse, les 19/09, 03/10, 17/10, 07/11 et 14/11 de 18h à 20h30, librairie Papyrus, rue bas de la Place 16.

☎0474.71.66.05

✉auverbedair@gmail.com

WÉPION. Justice climatique, justice sociale, et les convictions dans tout ça ? Avec Brigitte Maréchal, sociologue des religions, Michael Privot, islamologue et Luis Martinez, théologien, les 15 et 16/10, La Marlagne, chemin des Marronniers 26.

☎081.23.15.22 ✉info@cefoc.be

Retraites

BOUILLON. Les femmes dans la Bible. Avec Les pèlerins danseurs, du 23 au 25/09, abbaye de Clairfontaine, rue de Cordemois 1.

☎061.22.90.80

✉accueil@abbaye-clairfontaine.be

MAREDSOUS. Journée de préparation au mariage : réflexion et partage. Avec François Lear et un couple

accompagnateur, le 11/09, abbaye de Maredsous.

☎082.69.82.11

✉francois.lear@maredsous.com

MARECRET (ANHÉE). Week-end couple. Trois couples et un prêtre témoignent de leur vécu au travers d'exemples concrets, du 16 au 18/09, abbaye de Maredret, rue des Laid-

monts 9.

☎0474.50.30.05

✉info@vivre-et-aimer.be

SAINT-HUBERT. Week-end de la Pleine Conscience à la Pleine Confiance. Du 16 au 18/09, monastère d'Hurtebise, rue du Monastère 2.

☎061.61.11.27

✉frans.rassart@telenet.be

WÉPION. Retraite en groupe : « Moi, la Sagesse, j'étais à Ses côtés (...) trouvant mes délices parmi les enfants des hommes » (Prov. 8). Avec P. Thierry Lievens et Clara Pavanello, du 06 au 15/09, Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.11

✉secretariat@lapairelle.be

Et encore...

BRUXELLES. Des Arbres qui marchent. Une série vidéo qui propose de remonter aux racines de la situation écologique. Organisé par le Centre Avec et le Forum Saint-Michel, les 13/09, 04 et 25/10, 15 et 29/11 et 14/12, de 19h30 à 22h00, Forum Saint-Michel, bd Saint-Michel 24, 1040 Bruxelles.

✉info@centreavec.be

LIÈGE. Le Street Art à Liège, du graffiti à l'art public. Au gré de cette promenade, le visiteur se familiarise avec l'histoire du Street Art, les artistes et les techniques de ce mouvement artistique ur-

bain. Avec Yvette Hebbinckuys et Dominique Berger, guides-conférencières, le 24/09, durée 2h30, départ de l'office du tourisme, Halle aux viandes, quai de la Goffe 13.

☎04.221.92.21

✉info@visitezliege.be

MARCHIENNE-AU-PONT. Festival musical (4 concerts). Les 24/09, 18/10, 12/11 et 3/12 à 20h, église Notre-Dame de Miséricorde, place du Perron 31.

☎071.51.18.01 ☎0477.19.65.56

✉info@ammconcerto.org

RHODE-ST-GENÈSE. Marcher-prier:

Lumière sur ma route, ta Parole, Seigneur ! Entre 10 et 15 km de marche dans la forêt de Soignes. Le 11/09 de 9h30 à 17h30, Notre-Dame de la Justice, avenue Pré-au-Bois 9.

☎02.358.24.60

✉info@ndjustice.be

TOURNAI. Colloque : Patrimoine religieux : passeur de foi... Journée d'étude organisée par le service Art, Culture et Foi du diocèse de Tournai (ACF), le 24/09 de 9h à 17h, cathédrale de Tournai.

☎0470.10.24.68

✉acl@evechetournai.be

SCRY. Rencontres, paroles et échanges sur le documentaire L'école de l'impossible de Thierry Michel. À 9h30, séances pour jeunes du CEFA-Don Bosco de Huy (les adultes sont également invités) ; à 20h, séances pour adultes, Prieuré Saint-Martin, place de l'église 2, 4557 Tinlot.

WÉPION. 50 ans du Centre spirituel La Pairelle. Le 25/09, La Pairelle, Rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.45

✉secretariat@lapairelle.be

Messagerie

LA MORT DE CHARLES DE FOUCAULD

Merci à Armand Veilleux à propos de son article : Charles de Foucauld « Le frère universel » (L'appel 448, juin 2022). Toutefois, il mentionne : « Il meurt simplement, victime anonyme de bandits anonymes. ». Je n'en suis pas si sûr. Charles de Foucauld, qui était géographe et non archéologue, vivait dans une zone de turbulence où sévissait, notamment, une rébellion "sénoussiste". Ceux-ci n'appréciaient pas du tout les Français et, en particulier, les Français ayant de l'influence sur les Touaregs. Il y avait également aussi des Touaregs dissidents. En train de piller le fortin où se trouvait Charles de Foucauld, ces personnes n'avaient peut-être, pas la volonté de tuer Charles de Foucauld ? L'arrivée de deux méharistes crée la panique générale. Charles de Foucauld sera tué par son gardien (selon Pierre Sourisseau, Charles de Foucauld (1858-1916) Biographie. pp. 645-655).

Henri ROBERTI

RUSHDIE, L'OCCIDENT ET LES MUSULMANS

À distance de 33 ans, nous voici plongés à nouveau dans les conséquences de la fatwa de l'imam Khomeiny qui, se prenant pour le justicier divin, déclarait l'obligation d'assassiner Salman Rushdie, l'auteur du beau et percutant roman, Les versets sataniques.

En 1989 la polémique a suscité des positions diverses. Elle a surtout fait émerger le clivage entre les positions du monde occidental et celles du monde musulman.

Qu'en est-il aujourd'hui, alors qu'un jeune libano-américain a tenté de porter atteinte à la vie de Rushdie en répondant aux injonctions de l'imam chiïte ? Apparaîtront les mêmes clivages qu'en 1989 ? Il faut espérer qu'il y aura un débat et pas seulement des polémiques comme en 1989. Je viens de poster un texte dans mon blog www.felicedassetto.eu : La semence de violence d'une fatwa maléfique, questionnements de société et invitation à la lecture du beau roman de Salman Rushdie, Les versets sataniques. J'espère qu'on lira le roman de Rushdie, dont on a beaucoup parlé, autour duquel on a beaucoup polémique et peu lu, car il pose des questions clés, entre autres pour les musulmans contemporains. Mais pas uniquement.

En plus, il est un texte passionnant sur le plan littéraire.

Felice DASSETTO

ERRATUM

Dans L'appel de juin dernier, une erreur s'est glissée dans l'article intitulé Des textes de théâtre et de poésie consacré aux ateliers d'écriture en prison organisés par la Compagnie Gambalo. Ce n'est pas l'autrice Françoise Pirart qui a animé ceux qui se sont tenus à la prison de Mons, mais Valérie Cohen, également romancière. Que l'une et l'autre veuillent bien m'excuser pour cette confusion. (M.P.)

FEMMES PRÊTRES DANS L'ÉGLISE

Je vous invite à lire un extrait d'un texte de Juan Jose Tamayo, théologien de la libération bien connu, à propos des femmes prêtres :

« Il est vrai que le pape François nous a agréablement surpris par ses critiques très justes de la discrimination à l'égard des femmes dans la société et par des initiatives telles que la nomination de trois femmes, deux religieuses et une laïque, au Dicastère romain des évêques, dont la fonction est de proposer des candidats à l'épiscopat. Mais dans cette même nomination, je vois une incohérence, ou plutôt une contradiction : les femmes peuvent élire des évêques sans pouvoir accéder à l'épiscopat. Une deuxième contradiction, encore plus grande que la précédente, est que, alors que les femmes ont l'histoire pour soutenir leur exercice du ministère sacerdotal, le code de droit canonique impose une peine plus grande aux femmes ordonnées prêtres qu'aux pédophiles : l'excommunication, non par le biais d'une déclaration officielle de condamnation, mais latae sententiae, c'est-à-dire automatiquement. Cela signifie que ce sont les femmes prêtres elles-mêmes qui s'auto-excommunient. Mais, logiquement, elles refusent de le faire et continuent à exercer leur ministère, et dans cet exercice, elles ont le soutien d'un secteur important de la communauté chrétienne. Un ministère au service de la communauté chrétienne, exercé de manière clandestine ou semi-clandestine. Nous sommes confrontés à une troisième contradiction, qui concerne actuellement 265 femmes ordonnées dans l'Église catholique romaine au sein de l'Association des femmes prêtres catholiques romaines, née il y a vingt ans sur le Danube, qui exercent leur ministère par vocation à la suite de Jésus de Nazareth, le Christ libérateur, dans les milieux sociaux les plus vulnérables.

Je peux en témoigner parce que je connais certaines de ces femmes prêtres qui exercent leur ministère sacerdotal librement, sur la base de l'option pour les pauvres, qui ne reproduisent pas le cléricisme ou le patriarcat du sacerdoce masculin officiel, qui travaillent pour une Église qui ne fait pas de discrimination sur la base de l'ethnie, de la culture, de la religion, de la classe sociale, du genre et de l'identité sexuelle, et qui sont bien accueillies et reconnues à juste titre dans les communautés de base et les mouvements sociaux, avec lesquels elles sont engagées dans la lutte pour une société plus juste et éco-fraternelle-sororale.

Philippe de BRIEY

Nous avons ici repris des passages de l'extrait communiqué par M. de Briey, lui-même issu d'un texte en espagnol disponible à l'adresse www.religiondigital.org/el_blog_de_juan_jose_tamayo/MUJERES-SACERDOTES-HISTORIA-FAVOR_7_2474222559.html.

Notre correspondant nous a transmis la traduction française de l'intégralité de ce texte, que nous communiquerons volontiers à qui le demandera au secrétariat du magazine.

JUSTICE CLIMATIQUE, JUSTICE SOCIALE,

ET LES CONVICTIONS DANS TOUT ÇA ?

LIEU :

LA MARLAGNE À WÉPION
(NAMUR)

QUAND ?

LES 15 ET 16 OCTOBRE 2022

Intervenants

Brigitte Maréchal, sociologue

Luis Martinez, théologien

Michael Privot, islamologue



cefoc
CENTRE DE FORMATION CARDIJN



Infos : 081/23 15 22 - info@cefoc.be - www.cefoc.be
Inscription pour le vendredi 30 septembre 2022



www.facebook.com/CentredeformationCardijn/

Avec le soutien de la  FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES